



UN ROI EN VACANCES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES ET SIX TABLEAUX,

Par MM. p.-J. Charrin et Ménessier.

DÉFENDUE PAR LA CENSURE, le 12 Septembre 1835, jour fixé pour sa première Représentation, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique.



6414400
MUSIK

PERSONNAGES.

LE ROI STANISLAS (28 ans). MM. SAINT FIRMIN.
 LE PRÉSIDENT DU CONSEIL
 DES MINISTRES (50 ans).
 LE MINISTRE DE LA GUERRE.
 LAVIGNE, Cabaretier.
 UN CHEF DE VOLEURS
 (Fashionable).
 UN DIRECTEUR de prison.
 M. LACRYMAL, Inspecteur des
 prisons.
 BONOËIL, Contrebandier.
 UN BRIGADIER de la garde urbaine
 1^{er} DOUANIER.
 2^e DOUANIER.
 UN GREFFIER.
 L'ADJOINT DU MAIRE.
 UN HUISSIER.
 UN HUISSIER de la chambre du
 Roi.
 UN COMMIS des impôts indi-
 rects.
 TROIS VOLEURS (Fashionables).

ACTEURS.

THÉNARD.
 EDOUARD.
 CONSTANT.
 PROSPER.
 GILBERT.
 CULLIER.
 FRANCISQUE J.
 LÉOPOLD.
 SALVADOR.
 JOLY.
 FLEURY.
 EMILE.
 DOSSY.
 ALF.-ALBERT.
 COULEAU.
 BARBIER.
 COSTES.
 CHAUVIN.

PERSONNAGES.

UN VALET d'Auberge.
 UN GEOLIER.
 GEORGES, fils de Lavigne.
 UN PETIT PAYSAN.
 LA REINE CLÉMENTINE
 (30 ans).
 LA COMTESSE DE FRANC-
 CASTEL (45 ans.)
 ELISA, nièce de Lavigne, fian-
 cée à Georges.
 LA FEMME BENOIT.
 PÉLAGIE, Fouilleuse du bu-
 reau des Douanes.

ACTEURS.

VIGEL.
 JULKS.
 CHARLES.
 MARCHANT fils.
 Mlle MATHILDE.
 Mme DESPREZ.
 SOPHIE.
 LAURE.
 HÉLOÏSE.

PERSONNAGES MUETS.

Cinq Ministres. — Dames d'atour. — Courtisans. — Officiers. — Soldats. — Douaniers. — Contrebandiers. — Un commis des impôts indirects. — Un tambour. — Les enfans de la femme Benoit. — Paysans, payannes. — Ménéstriers. — Recors. — Garde urbaine. — Deux guichetiers. — Prisonniers. — etc., etc.

La scène se passe dans un royaume d'Allemagne où l'on suppose que les lois, les usages, les mœurs et la forme du gouvernement français ont été adoptés.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU. — LES VACANCES.

Le théâtre représente l'appartement de la Reine. Des meubles élégans et d'un goût recherché le décorent, à gauche est placée une riche toilette.



SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, LA COMTESSE DE FRANC-CASTEL, DAMES D'ATOUR.
 (La reine est à sa toilette, les dames d'atour sont groupées autour d'elle.)
 LA REINE, avec impatience. Mon Dieu, comme vous êtes gauches aujourd'hui!

LA COMTESSE, d'un ton de reproche respectueux. Votre majesté est aussi moins patiente qu'à l'ordinaire.
 LA REINE, lui tendant la main. Pardon, ma chère comtesse; mais il y a des momens où j'éprouve tant d'ennui...
 LA COMTESSE. De l'ennui! vous, madame?
 LA REINE, vivement. Des fêtes!.. toujours des fêtes!.. rien que des fêtes!..

c'est monotone. Ce soir encore, un grand concert, un bal. Oh!... je n'y tiens plus. (*avec légèreté*) Mesdames, il faut me rendre bien jolie pour ce soir. (*Prenant un air et un ton graves*) C'est le cérémonial qui me fatigue, m'excède... Ah! mon Dieu!

Air: d'*Yolva*.

Reine, il me faut d'une bruyante vie,
Contre mon gré, parfois, suivre le cours.
Autour de moi toujours on s'étudie
A varier mes plaisirs nuits et jours.
Soins superflus! d'une factice ivresse
On m'environne, on m'étourdit en vain,
C'est trop d'ennui!

LA COMTESSE.

Quoi! s'amuser sans cesse.

LA REINE.

Quand donc aurai-je un instant de chagrin!

LA COMTESSE. Ah! madame, laissez de semblables idées aux petites bourgeoises.

LA REINE. Les petites bourgeoises, maitresses de toutes leurs actions, sont plus heureuses que moi.

LA COMTESSE, *d'un air important*. Vous avez oublié, madame, les leçons que je vous ai données, et je vois que les principes philosophiques de votre illustre époux...

LA REINE. Oui, je commence à penser comme lui. La royale éducation que j'ai reçue, les préjugés aristocratiques dont j'étais imbuë depuis mon enfance, cèdent peu à peu à l'exemple que me donne Stanislas.

LA COMTESSE. La noblesse espérait que votre majesté s'opposerait à de funestes innovations. L'ancien régime lui assurait des honneurs, des prérogatives; à elle seule appartenaient les hauts emplois de l'état. Votre auguste époux, en montant sur le trône, a voulu que tout fût changé dans son royaume; à l'instar du beau pays de France, nous avons une constitution, une chambre des pairs, une chambre des députés, des préfets, des maires, une garde civique, la liberté de la presse, le système décimal, que suis-je encore! Enfin, rien n'est ici reconnaissable, et notre jeune monarque gouverne de graves Allemands comme on gouverne les Français.

LA REINE, *riant*. Et vous en êtes fâchée?

LA COMTESSE, *soupirant*. Très fâchée... par esprit national. Ah! ce n'est pas ainsi à la cour du roi votre père!

LA REINE. Mon pauvre pays est si arriéré!

UN HUISSIER, *annonçant*. Le Roi

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE ROI, *en habit bourgeois, il est décoré d'un grand cordon et de plusieurs ordres.*

LE ROI, *d la cantonnade*. C'est bien, c'est bien, M. le Président. (*S'avançant.*) Ils ne me laisseront pas un instant de repos. Ouf!

(Il tombe dans un fauteuil.)

LA REINE. Stanislas, vous paraissez bien fatigué.

LE ROI. Je le suis en effet... Le conseil s'est prolongé jusqu'à présent.

LA REINE. Quoi! depuis ce matin?

LE ROI. Oui... six mortelles heures de discussions. Un verre d'eau sucrée.

(La comtesse sert le roi.)

LA COMTESSE. Sire, vous avez gagné une extinction de voix dans cette longue et pénible séance.

LE ROI, *après avoir bu*. Que voulez-vous Madame... je ne puis m'empêcher de donner mon avis... on le combat... je le soutiens... on veut l'écarter... je persiste, et...

LA COMTESSE. Comment! on ose...

LE ROI, *riant*. Oui, comtesse, on ose... parce que je suis roi, dois-je toujours avoir raison?

LA REINE. Vous travaillez trop, sire.

LE ROI, *gaiement*. Il est vrai qu'avec sept ministres je suis assez souvent obligé de travailler comme si je n'en avais pas.

AIR: *Mon Dieu si le roi le savait.*

L'un, fulminant dans ses rapports,
Veut que son courroux soit le nôtre.
Soyons modérés, dit un autre.
Non, réplique-t-on, soyons forts!
Dieu! que de bruit, de vains efforts!
Pour discuter, sans rien conclure,
Parfois le plus mince projet;
C'est trop d'avoir, je vous l'assure,
Un ministère au grand complet.

LA COMTESSE. Sire, c'est vous qui l'avez formé.

LE ROI, *souriant*. Ah! oui, je vous comprends... J'ai toujours de l'humeur en sortant du conseil; mais, au fond, je rends justice à mes ministres, et je les crois, quand ils me disent que les routes sont belles et sûres, que le service des douanes marche bien, que le recrutement s'opère sans difficulté, que les impôts sont payés avec ordre et sans trouble, qu'enfin les lois s'exécutent et que le peuple est heureux.

LA COMTESSE. Moi aussi, je crois au

bonheur de votre peuple, sire ; du moment surtout, que votre majesté travaille plus que ses ministres.

LE ROI. Et même plus qu'un expéditionnaire à douze cents francs. Le croiriez-vous, mesdames ? Vingt fois je me suis surpris à envier le sort de ces braves commis qui copient tout sans rien lire. Ils sont cloués à leur bureau depuis neuf heures jusqu'à quatre ; mais quatre heures sonnent-elles, ils sont libres. Les jours de fêtes, les dimanches, pour eux repos absolu. Tandis que moi, il faut que je donne audience aux ambassadeurs, aux grands dignitaires, aux solliciteurs, aux courtisans qui me font le plaisir de venir m'ennuyer, le soir des réceptions prescrites par l'étiquette... je n'ai vraiment pas un instant qui m'appartienne. Ah ! je vous jure, comtesse, qu'on a tort de s'écrier, en parlant d'un homme qui mène joyeuse vie : *Il est heureux comme un roi.*

LA REINE. Vous savez, sire, qu'il y a ce soir un concert, un bal...

LE ROI. Ah ! mon Dieu, oui ! puis un grand souper, fête complète enfin. Je vous avertis, Clémentine, que je me retire à minuit.

LA REINE, *bas au roi.* Vous m'emmenerez, n'est-ce pas ?

UN HUISSIER, *annonçant.* Monsieur le président du conseil des ministres.

LE ROI. Encore ! voyez si l'on me donne le temps de respirer. (*A la comtesse.*) Retirez-vous, comtesse.

(*La comtesse sort.*)

~~~~~

### SCÈNE III.

LE ROI, LA REINE, LE PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES, *tenant un grand portefeuille.*

LE PRÉSIDENT, *s'inclinant profondément.*  
Sire !

LE ROI. Laissez-là vos révérences, vous savez bien, monsieur le président, que je vous dispense de l'étiquette.

LE PRÉSIDENT. Je sais que votre majesté me traite sans cérémonie.

LE ROI. Quel est le motif de la visite extraordinaire que je reçois de vous ?

LE PRÉSIDENT. *Ouvrant le portefeuille qu'il tenait sous le bras et présentant des papiers au Roi.* Deux signatures oubliées par votre majesté.

LE ROI. Voyons,

LE PRÉSIDENT. Ces ordonnances prorogent à deux mois la cour des comptes et les divers tribunaux.

LE ROI. Et pourquoi cela ?

LE PRÉSIDENT. Les vacances, Sire.

LE ROI. *se frappant le front.* Les vacances ! ah ! c'est juste... ils ont des vacances, et tous les ans... ils sont bien heureux. (*Signant les ordonnances.*) S'ils s'ennuient autant que moi de siéger, je conçois qu'ils doivent aspirer au moment où ma royale main leur permet d'agréables loisirs.

AIR : *Allons de la philosophie (Baron de Felsenheim)*

Quand ils liront ces ordonnances,  
Le bonheur chez eux va régner.  
Je viens de signer leurs vacances,  
Pour moi que n'en puis-je signer.

Ce repos que je leur envie  
Est un besoin aussi pour moi,  
Le fardeau des grands m'ennuie...  
Mais je suis heureux... comme un roi.

LE ROI ET LA REINE.

Quand ils liront ces ordonnances  
Le bonheur chez eux va régner.  
Je viens } de signer leurs vacances,  
Il vient }  
Pour moi que n'en puis-je signer !  
Pour nous que n'en peut-il signer !

LE PRÉSIDENT.

Quand ils liront ces ordonnances,  
Le bonheur chez eux va régner.  
Mais, nous, tâchons que nos vacances  
De longtemps ne soient à signer.

(*Il sort.*)

### SCÈNE IV.

LE ROI, LA REINE.

LE ROI. Enfin, nous voilà seuls !.. mais qu'avez-vous ?

LA REINE. Je réfléchis.

LE ROI. Ah ! ah !.. peut-on savoir, Clémentine, quel grave sujet vous occupe ?

LA REINE. Je pense aux signatures que vous venez de donner. Pourquoi ces vacances ?

LE ROI. Les magistrats, les pairs, les députés ont toujours des vacances. Dans un état bien organisé, tout le monde en prend.

LA REINE. Tout le monde, dites-vous ?

LE ROI. Oui, excepté le roi.

AIR : *de la robe et les bottes.*

A tort souvent on se figure  
Qu'un trône n'entraîne aucun soin ;  
Ce n'est point une sinécure  
Lorsque du peuple on conçoit les besoins.  
De ses travaux, s'il veut régner en père  
Un roi n'est jamais satisfait ;  
Tant qu'il a quelque chose à faire,  
Il croit encor n'avoir rien fait.

**LA REINE.** Mais, sire, ne venez-vous pas de dire que tous les rouages de l'administration marchaient à merveille.

**LE ROI.** Les rapports de mes ministres sont on ne peut plus satisfaisants.

**LA REINE.** Alors, il me semble que, sans trahir vos devoirs, vous pourriez aussi prendre vos vacances.

**LE ROI.** Cette idée a quelque chose d'original qui me plaît... la session des chambres ne s'ouvre que dans un mois... je pourrais en effet... savez-vous que vous me donnez là une tentation... mais que diront mes peuples?

**LA REINE.** Puisqu'ils sont heureux.

**LE ROI.** Vous me décidez.

**AIR : Le beau Lycas aimait Thémire (Bal d'ouvriers).**

Nous prendrons un mois de vacances.

**LA REINE.**

Un mois ! ah ! sire, pour nos cœurs  
Que de nouvelles jouissances  
Dont nous ignorons les douceurs !

**LE ROI.**

Clémentine, dans les provinces,  
Où l'on aime, où l'on suit nos lois,  
Il nous est bien permis, je crois,  
Quand des bourgeois vivent en princes  
De vivre comme des bourgeois.

**ENSEMBLE.**

Si des bourgeois vivent en princes,  
Nous vivrons comme des bourgeois.

**LA REINE.** Je suis enchantée ! nous allons annoncer notre résolution de visiter la cour du roi mon père. Dès que nous aurons franchi la frontière, nous renverrons nos équipages, nos gens, et sans suite, nous rentrerons dans vos états. Nous visiterons les provinces, nous ferons nos observations.....

**LE ROI.** En amateurs !.... cela sera piquant.

**LA REINE.** Très piquant ! être seuls, absolument seuls, comme de simples particuliers.

**LE ROI.** Garder le plus sévère incognito, nous appartenir enfin.

**LA REINE.** Nous n'emporterons rien qui puisse nous faire reconnaître.

**LE ROI.** Aucun papier.

**LA REINE.** Mais beaucoup d'or, pour faire en route quelques heureux.

**LE ROI.** Charmante !

**LA REINE.** Je veux partir dans une heure.

**LE ROI.** Vous oubliez qu'aujourd'hui... quel prétexte donner ?

**LA REINE.** Cela me regarde.

**LE ROI.** Mais le bal de ce soir ?

**LA REINE.** On l'ajournera.

**LA ROI.** Et nous respirerons en liberté.

**LA REINE, sautant de joie et sonnant de**

*toutes ses forces.* Ah ! quel bonheur !... Qu'il me tarde de quitter ce palais, de ne plus être entourée, obsédée par des gens qui m'ennuient.

(Un huissier entre.)

**LA REINE à l'huissier.** Faites donner contre ordre pour la fête de ce soir.

**LE ROI.** Faites avertir les ministres que je les attends ici sur-le-champ.

(L'huissier sort.)

**LA REINE.** Ne perdons pas de temps, songeons à nos préparatifs.

**LE ROI.** C'est cela, accoutumons-nous à nous servir nous mêmes.

(Ils ouvrent tous les meubles et cherchent les objets qu'ils veulent emporter.)

**AIR : Moi, j'aime la danse.**

Voyons tout de suite,  
Car on va venir  
Nous étourdir.  
Tout nous invite  
A vite  
En finir.

**LA REINE.**

Moi, j'ai beau chercher,  
Me dépêcher,  
Je ne fais rien  
D'à peu près bien.  
Et grâce à mon impatience,  
Rien n'avance.

**LE ROI.**

Mon Dieu, que les rois  
Sont maladroits  
S'ils n'ont près d'eux  
Valets nombreux  
Peuplant de janvier en décembre  
L'antichambre.

**ENSEMBLE.**

Sans valets, sans suite,  
Il faut s'asservir  
A se servir.  
Tout nous invite  
A vite  
En finir.

**LA REINE.** Mes malines, mes cachemires, mes robes, mes chapeaux.

**LE ROI.** Mes rasoirs anglais.

**LA REINE.** Mes diamans.

**LE ROI.** Vos diamans ! y pensez vous, Clémentine ? ces parures de prix vous feraient reconnaître.

**LA REINE d'un ton doux et caressant.** Je prendrai les moins beaux.

**LE ROI.** La coquetterie ne perd jamais ses droits.

**LA REINE.** Seriez-vous fâché qu'on me trouvât jolie ?

**LE ROI.** Non ; mais...

**LA REINE.** Cela vous contrarie... j'y renonce. Etes-vous content de moi ?

**LE ROI, lui baisant la main.** Oui, ma chère Clémentine.



## DEUXIÈME TABLEAU. — LES DOUANES.

Le théâtre représente une frontière. Une palissade et un poteau indiquent les limites de deux états. A droite un bâtiment. Deux fenêtres ouvertes au rez-de-chaussée, laissent voir l'intérieur d'une chambre et un cabinet. Au-dessus des croisées on lit : BUREAU DES DOUANES. A gauche vers le fond, l'auberge du Grand-Vainqueur. Au premier étage un balcon.

## SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, des douaniers, groupés devant la maison, fument et jouent aux cartes sur un banc de pierre.)

PREMIER DOUANIER. Pas de saisie la nuit dernière, pas de saisie ce matin ! les contrebandiers sont bien poltrons ou bien adroits.

DEUXIÈME DOUANIER. Mille tonnerres ! depuis deux jours ces brigands là nous font donner au diable, aussi gare au premier qui m' tombe sous la griffe. . . j' suis las de ne rien confisquer.

PREMIER DOUANIER. Pour nous consoler, mes amis, une seconde tournée d'eau-de-vie.

TOUS. Oui, une seconde tournée, ça nous mettra en belle humeur.

(Ils entrent dans le bureau et boivent sans laisser la scène entièrement vide.)

## SCÈNE II.

LES DOUANIERS, BONOËIL, CONTREBANDIERS sous divers costumes.

(Les contrebandiers vêtus en mendiants des deux sexes, grotesques et difformes, se montrent hors de la palissade. Ils ont tous des marchandises prohibées qu'ils placent dans leurs bourses ou sous leurs vêtements. Ils écoutent avec attention les ordres de Bonoëil qui les fait cacher aux environs de l'auberge. Deux d'entre eux seulement restent à la porte, comme pour implorer la pitié des passans. Mais pendant la scène suivante ils épient tous les mouvemens de Bonoëil, leur chef, et avertissent leurs camarades de ce que ses gestes leur prescrivent de faire.)

BONOËIL, s'avançant du côté de l'auberge et sans franchir la palissade. Allons, Bonoëil, encore une enjambée, un conte en l'air débité avec l'effronterie d'un contrebandier, et tu feras une excellente affaire. Il y a aujourd'hui fête foraine dans le petit bourg que j'aperçois par delà cette limite, tous mes gens sont chargés de marchan-

disées prohibées, ils n'attendent qu'un signal. . . Sachons entortiller ces gobes mouches de préposés qui se croient toujours plus fins que ceux qui les attrappent. (Apercevant les douaniers.) Ah! diable! ces messieurs sont à leur poste faisons leur voir des étoiles en plein midi. (Il passe la frontière.) Eh! bonjour, les amis, bonjour.

PREMIER DOUANIER. Ah! c'est monsieur Bonoëil, le loustic des commis voyageurs.

BONOËIL, leur donnant à tous des poignées de main. Lui même. Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus.

LE DOUANIER. Vous venez de faire une tournée à l'étranger ?

BONOËIL. Je ne l'ai pas achevée. Je suis las du métier. Je quitte le commerce, et vous, les enfans de la joie, cela va-t-il un peu ?

LE DOUANIER. Nous avons beau avoir les yeux ouverts et les oreilles aux aguets, rien. Les contrebandiers sont devenus invisibles.

BONOËIL. Pas possible! (Se grattant le front et à part.) Oh! la bonne idée! (Haut.) Et si je vous en montrais, moi, qu'est-ce que vous payeriez ?

LE DOUANIER. Un diner soigné, quarante sous par tête. Vous connaissez des contrebandiers ?

BONOËIL, mystérieusement. Oui, et je vous les livrerai gratis. Je suis comme cela, moi; procédé pour procédé. Écoutez bien, c'est une trouvaille. (Il les place de manière à ce qu'ils tournent le dos au bureau des douanes.) Vous voyez cette auberge; regardez donc; la voyez vous ?

LE DOUANIER. Oui, oui, l'auberge du Grand Vainqueur.

BONOËIL. Eh bien! ne la quittez pas des yeux.

(Il fait un geste, plusieurs contrebandiers passent la frontière.)

LE DOUANIER. Qu'y a-t-il dans cette auberge ?

BONOËIL, à voix basse. Des contrebandiers.

LE DOUANIER. Des contrebandiers! vous en êtes sûr ?

BONOËIL. C'est à moi que vous demandez cela? à moi, qui suis observateur par état. (Les douaniers font un mouvement pour se

*retourner.*) Regardez toujours l'auberge. ( *Il les rassemble autour de lui et leur parle. A un second signal, d'autres contrebandiers franchissent la palissade.*) Comme j'y arrivais, un homme et une femme sont entrés avec une suite qui annonçait l'opulence. Ils l'ont congédiée à l'instant, puis je leur ai entendu dire... Tenez, regardez, les voilà sur le balcon.

LE DOUANIER. Effectivement un monsieur et une dame.... Et ce sont des contrebandiers ?

BONOEIL. Ecoutez ce qu'ils ont dit : « Il est impossible qu'on sache maintenant qui nous sommes, et nous passerons comme de bons bourgeois qui reviennent de la promenade. » Nous passerons... ( *A un nouveau signe de Bonœil le reste des contrebandiers passe sans être vu.* ) Hein ! comprenez-vous ?

LE DOUANIER. C'est assez clair. Ah ! mon cher, que d'obligations !

BONOEIL. Pas de remerciemens, je ne les aime pas quand je rends service à de braves gens comme vous ; mais profitez de mon avis, ou sans cela vous êtes faits d'amitié.

LE DOUANIER, *qui n'a pas entendu.* Vous dites ?

BONOEIL, *d qui l'un des mendiants fait signe que tout son monde est passé.* Je dis que vous êtes faits d'amitié. Mais, adieu, l'heure s'écoule et ma présence n'est plus nécessaire ici.

Air : *Encore un préjugé.*

Courage, dévouement,  
Des yeux d'Argus, main vigoureuse,  
Un capture heureuse  
Amis, vous attend  
Dans l'instant.  
Masquez avec adresse  
Vos pièges aux contrebandiers ;  
Car, prudence et finesse  
Sont les vertus des douaniers ;  
( *d part.* ) Ils ne se doutent guère,  
Lorsqu'en riant je dis : allez,  
Fermez bien la volière ;  
Que mes oiseaux sont envolés.

( *Il se sauve.* )

vous.

Courage, dévouement, etc.

LE DOUANIER. Attention, vous autres !  
( *Ils se cachent, les uns derrière la palissade, les autres dans le bureau.* )

### SCÈNE III.

LES DOUANIERS *cachés*, LE ROI, LA REINE, UN VALET D'AUBERGE ET TROIS HOMMES PORTANT DES MALLÉS.

( *Le roi et la reine sont vêtus très simplement.* )

La reine porte une ombrelle, un chapeau de paille d'Italie et un cachemire des Indes.)

LE ROI. Tous nos gens sont partis. Nous voilà donc libres enfin, ma chère amie, oui, libres comme l'air et prêts à commencer notre charmant voyage quand vous voudrez.

LA REINE, *gaiement.* Tout de suite, mon ami.

LE ROI. Y pensez-vous ? et nos bagages... ( *au valet.* ) Qu'on nous procure à l'instant un cabriolet, une chaise de poste, ce qu'on trouvera.

LE VALET. A un quart de lieue d'ici, il y a un village où c'que m'sieur l'maire a une vieille calèche qu'il prête à tout l'monde pour de l'argent. Si vous voulez, not' bourgeois, j'vas aller lui demander...

LE ROI. Eh bien ! soit ; mais dépêche-toi.

LE VALET. Dans dix minutes j'suis ici.  
( *Il sort.* )

### SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté le valet d'auberge.*

LA REINE. Que faire en attendant la voiture ? Si nous allions à sa rencontre en nous promenant ? Cela nous ferait connaître le pays.

LE ROI. Volontiers. ( *Aux hommes qui portent les malles.* ) Montrez-nous le chemin.)

( *A peine ont-ils franchi la palissade, que les douaniers se précipitent sur eux.* )

1<sup>er</sup> DOUANIER. Au nom du Roi, je vous somme de ne pas aller plus loin.

LE ROI, *vivement.* Comment, au nom du roi ?

LA REINE, *effrayée.* Quels sont ces gens-là ?

LE DOUANIER, *d'un ton goguenard.* Belle dame, vous faites l'étonnée, cela ne prendra pas.

LE ROI. Insolent ! parlez avec plus de respect...

LE DOUANIER. Il est bon là, le monsieur, avec son respect. Faut-il pas avoir des égards...

LA REINE. Mais, c'est une horreur !...

LE ROI, *avec emportement.* Une indignité !... et je ne sais qui me retient...

LE DOUANIER. Voyez-vous ça ?... Il croit qu'on a peur de lui. Empoignez-moi cet homme là, et s'il fait le mutin, vous savez...

LA REINE, *se jetant dans les bras du roi.* Mon ami !

LE ROI. Je ne souffrirai pas... Quel est le motif de cette conduite infâme ?

LE DOUANIER. Votre infâme métier.

LA REINE. Pour qui donc nous prenez-vous ?

LE DOUANIER. Pour ce que vous êtes, pour des contrebandiers.

LE ROI. Nous, des contrebandiers !

LE DOUANIER. Sans doute ! Il croyait mettre notre surveillance en défaut ! Il s'adressait bien. Nous allons vous faire voir que le roi n'a pas de plus fidèles serviteurs que nous.

LE ROI. Je félicite sa majesté.

LE DOUANIER. Assez causé. Que contiennent ces malles ?

LE ROI. Des objets à notre usage.

LE DOUANIER. A votre usage... C'est toujours la même chanson. Rien n'est sujet aux droits d'entrée ?

LE ROI. Je ne le pense pas.

LE DOUANIER. Les clés !

LA REINE. O mon Dieu ! Ils vont tout froisser, tout abîmer. Mon ami, ne les donnez pas.

LE ROI. Ils briseraient les serrures. (Les remettant.) Les voici.

LA REINE. Prenez au moins des précautions.

LE DOUANIER, d'un ton goguenard. Oh ! nous n'en négligerons aucune. (Il appelle.) Pélagie !

PÉLAGIE, dans l'intérieur du bureau. Me voilà ! me voilà !

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, PÉLAGIE.

PÉLAGIE, elle entre vivement.

Air : Montagne, Montagne.

- Active,
- J'arrive,
- Fouiller, sur'ter, c'est mon devoir.
- Null' ruse,
- N' m'abuse,
- J' sais tout prévoir.
- Chez la femme à la taille fine,
- Chez celle dont l'embonpoint domine,
- Souvent les hauch's, le sein, le dos
- M' paraissent si pot'lés, si beaux,
- Que je m'dis v'là du faux !

• Active,  
• J'arrive, etc.

LES DOUANIERS.

- Active,
- Ell' arrive,
- Fouiller, sur'ter, c'est son devoir ;
- Null' ruse,
- N' l'abuse ;
- Ell' sait tout prévoir,

LE DOUANIER, d *Pélagie*. « Conduisez « cette belle dame dans le cabinet à la « visite, fouillez là avec précaution et si « vous trouvez de la contrebande... « suffit. »

LA REINE, *s'emparant du bras du roi*. Je n'irai point. Mon ami, épargnez moi cette humiliation.

LE DOUANIER. « Pas possible, ma belle « dame, votre mari va nous suivre aussi. « Emmenez monsieur. »

LE ROI, d *la reine*. « Il faut céder ou nous trahir. (Haut.) Hâtez vous. »

LA REINE, au roi. Nos vacances commencent bien.

« (Ils entrent dans le bureau. Le roi passe dans le « cabinet à droite et la reine dans le cabinet à « gauche.)

LE DOUANIER, *ouvrant et visitant les malles*. Tout ceci est magnifique, voyez donc et ces gens là voudraient nous persuader que des choses d'un si haut prix... Bonne capture, mes amis ! nous sommes désensorcelés.

Air : *Le voilà, le voilà (Rabelais)*.

Des étoffes étrangères,  
Qui doivent tout's des droits aux frontières,  
Ils fourniss'nt les liugères,  
Mais leur coup est manqué.

TOUS.

Confisqué, confisqué, confisqué !

LE DOUANIER.

Du tabac, des pistolets,  
Bouz' pair's de rasoirs anglais,  
Des plum's d'or pour écrire,  
Et des volum's qu'je n'sais pas lire ;  
Rob's et schâl's en cachemire,  
Dentell's, superb' piqué.

TOUS.

Confisqué, confisqué, confisqué !

(Le roi et la reine sortent du bureau.)

LE DOUANIER. Au nom du roi, les marchandises saisies en fraude sont confisquées.

LE ROI. Dépouiller ainsi les voyageurs, messieurs, ce sont nos vêtements. Examinez bien, la plupart de ces autres objets ont servi quelquefois... .

PREMIER DOUANIER. C'est-à-dire qu'on voudrait nous le faire croire, nous connaissons ces ruses là. (Aux douaniers.) Enlevez.

LE ROI. Un instant, qu'ai-je alors à payer pour les droits ?

PREMIER DOUANIER. Pas une obole, car vous n'avez rien déclaré, et ceci nous appartient légitimement... enlevez donc vous autres.

(Les douaniers obéissent.)



**LA REINE.** Quoi ! mes robes , mes dentelles , mes cachemires . . .

**LE ROI.** Mes armes , mes rasoirs . . .

**LA REINE,** *bas au roi.* Si vous leur disiez qui nous sommes . . .

**LE ROI.** Et notre incognito. Messieurs, j'ignorais la manière dont vous vous acquittez de vos devoirs ; mais je suis sûr que ce n'est pas ainsi que le roi entend qu'on exécute les réglemens.

**LE DOUANIER.** Oni , le roi des contrebandiers. Ah ! ah ! les bonnes figures ! regardez donc , camarades.

**LE VALET,** *qui entre.* Not' bourgeois , v'la la vieille calèche de m'sieur le maire.

**LE ROI** C'est bien. (*Prenant ses tablettes.*) Consignons les façons tout aimables de messieurs les douaniers.

**LE DOUANIER.** Circulez. Vous ne craignez pas les voleurs.

**LE ROI.**

*Air : A l'amitié, à l'amitié.*

Je vais partir (*bis*)  
De grand cœur je vous quitte  
Vite.

Je vais partir.

**LES DOUANIERS.**

En route beaucoup de plaisir.

**LA REINE.**

De l'affront qu'on vient de nous faire,  
Mon ami, vous nous vengez.

**LE ROI.**

Cette leçon est un peu chère,  
Mes bons douaniers, vous la paierez.

**1<sup>er</sup> DOUANIER.**

Vos malles beaucoup plus légères,  
Pass'ront aisément la frontière,  
Et j'ai trouvé le vrai moyen  
Pour qu'on n'vous saisis' plus rien.

**LE ROI.**

Je vais partir  
Messieurs, je vous quitte  
Au plus vite.  
Adieu, je dois vous avvertir  
Que de tels abus vont finir.

**LA REINE.**

Je vais partir.  
De grand cœur je vous quitte  
Vite.

Je vais partir  
Certes, pour ne plus revenir.

**LES DOUANIERS.**

Il va partir,  
Le beau couple nous quitte  
Vite.

Il va partir,  
En route beaucoup de plaisir.

(Le roi, le reine, et le valet d'auberge sortent.  
Les douaniers les regardent partir en riant.)

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU ET DU PREMIER ACTE.

## ACTE DEUXIÈME.

### TROISIÈME TABLEAU.—LE BONHEUR AU VILLAGE.

Le théâtre représente une place de village. A droite, une chaumière en ruines ; à gauche, un cabaret devant lequel est un berceau de vignes et quelques tonneaux vides.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

**LE ROI, LA REINE,** *ils arrivent lentement et se donnent le bras.*

**LE ROI,** *gaiment.* Quel plaisir de voyager à pied ! l'air du matin donne un appétit d'enfer. (*Riant.*) Et la poussière une soif ! . . .

(Il essuie ses bottes avec son mouchoir.)

**LA REINE,** *essuyant aussi son chapeau en riant.* Voyez donc, mon ami . . . et votre habit, il a changé de couleur.

(Elle en ôte la poussière en agitant son mouchoir.)

**LE ROI.** On ne peut faire arroser les grandes routes comme les avenues de nos palais ou les allées de nos parcs . . . Ce village est considérable ; sa situation est délicieuse.

**LA REINE.** Oui ; mais les maisons, ou plutôt les chaumières tombent en ruines.

**LE ROI.** Pourtant , sous ses rustiques toits on trouve le bonheur.

**LA REINE.** Vous croyez, mon ami ?

**LE ROI.** Ici, chacun est satisfait du peu que le ciel lui accorde, chaque ménage a sa petite propriété. On est bons voisins, bons pères ; les jeunes filles n'ont qu'un amoureux, les garçons n'ont qu'une maîtresse. On travaille tous les jours, on danse tous les dimanches. « Les lois s'exécutent sans « l'intervention de la force armée, » et

sans sommations, on acquitte le léger impôt qu'on doit à l'état.

LA REINE. S'il en est ainsi, le village me fera oublier la mésaventure humiliante de la frontière.

LE ROI. « La première session apportera des modifications dans le système des douanes. » (*On entend battre la caisse.*) Le tambour ! c'est sans doute une fête, une noce de village.

LA REINE. Une noce ! j'en serais ravie.

LE ROI. Si la mariée est jolie, je veux ouvrir le bal avec elle.

LA REINE. Ah ! je veux . . . je vous y prends Stanislas, c'est parler en roi.

LE ROI. La force de l'habitude est si puissante.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

## SCÈNE II.

LES MÊMES, UN TAMBOUR, UN HUISSIER, RECORS, LAVIGNE, ELISA, LA FEMME BENOIT, SES ENFANS, PAYSANS ET PAYSANNES. *L'huissier va poser une affiche à la porte de la chaumière, et vient au milieu de la place, en tenant une autre qu'il lit à haute voix. La foule l'entoure.*

L'HUISSIER.

AIR : du Solliciteur.

En vertu d'un exploit,  
On vend en plac' publique ;  
Les meubl's et l'fond d'boutique  
Du vigneron Benoit,  
D'meurant dans cet endroit.  
L'acquéreur à c'te vente,  
Sait qu'en mounal' souvante,  
Il doit expressément  
Tout payer au comptant.

(Roulement de tambour.)

LE ROI, *surpris*. Une vente par autorité de justice !

LA REINE, *d'un ton de commisération*. Là dans cette chaumière.

L'HUISSIER, *aux recors*. Enlevez les meubles !

(Les recors entrent dans la boutique.)

LA FEMME BENOIT. Monsieur l'huissier ayez pitié de nous, de nos malheureux enfans, vous le savez notre récolte a été grêlée.

L'HUISSIER. Il fallait la faire assurer.

LA FEMME BENOIT. Mon pauvre homme est malade depuis six mois.

L'HUISSIER. C'est l'affaire du médecin.

LA FEMME BENOIT. Accordez-nous au moins quelques jours pour achever de vous payer ?

L'HUISSIER. Impossible !

LE ROI. C'est être bien rigoureux . . .

LA REINE, *bas au roi*. Oui, envers de pauvres gens. Mon ami il faut secourir cette famille.

LE ROI. Sans doute.

(Les recors reparassent portant de vieux meubles qu'ils exposent sur la place.)

L'HUISSIER. De par le roi, la loi et justice, nous allons procéder à la vente.

(La femme Benoit et ses enfans fondent en larmes, Lavigne, Elisa et quelques paysans l'entourent et cherchent à la consoler, d'autres examinent les meubles.)

LA REINE.

AIR : de Lantara.

Cette rigueur que je déplore,  
Qui donc la commande ?

LE ROI.

Les lois,  
Mais à la pitié qu'elle implore,  
L'indigence a toujours des droits.

LA REINE.

Ici l'on méconnaît ses droits.  
En voyageant de ville en ville,  
Mon ami, rendons grâce aux dieux  
D'avoir une liste civile,  
Pour secourir les malheureux.

L'HUISSIER, *monté sur une table*. Six francs la commode, c'est bien vu, bien entendu, six francs ! une fois . . .

LE ROI, *avec force*. Arrêtez ! arrêtez !

L'HUISSIER. Qui se permet d'interrompre un officier public ?

LE ROI. Moi, qui vais acquitter la dette de ce vigneron.

LA FEMME BENOIT. Ah ! Jésus ! est-il possible ?

LE ROI, *à l'huissier*. Combien vous est-il dû ?

L'HUISSIER. Dix-sept francs pour le capital et vingt-cinq francs pour les frais, le papier timbré, les honoraires d'huissier etc. etc. etc. total quarante-deux francs.

LE ROI. Vingt-cinq francs de frais pour une somme de dix-sept francs ! et comment voulez-vous que ces malheureux puissent se libérer ?..

L'HUISSIER, *montrant les meubles*. Comment ! vous le voyez.

LA REINE. Ah ! c'est affreux ! (*à part*) Mon ami, prenez vos notes.

LE ROI. Oui, oui, (*lui donnant de l'or*), Clémentine payez ces recors.

LAVIGNE. Morgué v'là de braves gens !

ÉLISA. C'est vrai, regardez donc comme cette dame est jolie, et le monsieur est-il bel homme ?

(La reine a payé l'huissier, en a reçu des papiers qu'elle donne à la femme Benoit elle lui remet en outre quelques pièces d'or.)

LA REINE. Vous ne devez plus rien, prenez ceci pour vous et votre mari.

**LA FEMME BENOIT**, *très émue*. Ah mon Dieu ! ah sainte vierge ! tout cet or est à moi !

(Elle tombe aux genoux de la reine qui la relève avec bonté, l'huissier, le tambour et les recors sortent ; les paysans rentrent les meubles dans la chaumière.)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté L'HUISSIER, LE TAMBOUR ET LES RECORS.*

**LAVIGNE**. J'embrasserais de bon cœur cette belle dame.

*LA FEMME BENOIT.*

*Air de Marians.*

J'étais pauvre, me v'la dans l'aisance,  
J'ne peux croire à tant de bonheur.  
Comment vous peindr' ma r'connaissance  
Et tout c' qui s' passe dans mon cœur,

Ma vieill' chaumière,  
Qui n' vient d' ma mère,

Nous restera

On la réparera.

Enfants, voir' père,

Bientôt j' l'espère.

Soigné, traité,

Va r'ouvrir la santé.

Vous qui venez d' finir ma peine,  
Que le ciel veuille sur vos jours ;  
Qu'il m'exauce et vous s'rez toujours  
Heureuse comme un' reine.

*TOUS LES PAYSANS.*

Heureuse comme un' reine.

**LA REINE**. Je ne l'ai jamais été comme en ce moment.

**LE ROI**, *à la femme Benoit*. Bonne femme, allez retrouver votre mari.

(La femme Benoit sort avec ses enfans et les paysans.)

## SCÈNE IV.

LE ROI, LA REINE, LAVIGNE, ELISA.

**LAVIGNE**, *à Elisa*. Si j'osais, j'irais les prier de rester pour ta noce.

**ELISA**, *d'un air résolu*. J'oserai bien, moi, vous allez voir mon oncle.

**LA REINE**, *à Stanislas*. Eh bien ! mon ami, chacun ici paye-t-il gaiement son léger impôt ?

**ELISA**, *s'avançant avec timidité*. Pardon, Monsieur et Madame...

**LE ROI**, *avec bonté*. Que voulez-vous, ma belle enfant ?

**ELISA**. Mon oncle Lavigne que v'la, va

me marier avec mon cousin Georges, son fils ; . . on dit que rien ne porte bonheur comme la présence de braves gens... voulez-vous, Monsieur et Madame? . . .

**LE ROI**, *souriant et lui prenant la main*. Vous porter bonheur.

**ELISA**. Oui, Monsieur, en consentant à dîner avec nous, à passer la nuit ici et à venir demain au prochain village où mon oncle nous installe. Oh ! il y a grande fête, une kermesse superbe, vous vous amusez beaucoup.

**LE ROI**. Ce serait abuser. . .

**ELISA**. Du tout ! du tout ! nous avons deux carrioles, les meilleures du pays... oh ! ne refusez pas, Monsieur, ni vous, Madame.

*Air : Les poissons et les jeunes filles. (de Mazaniello)*

Ce serait un heureux présage  
Que votr' présence parmi nous.  
George et moi pour notre ménage  
Fendrons des leçons de vous.  
Aujourd'hui l'amour, l'allégresse  
Couvrent de fleurs notre chemin.  
Mais toujours quand un beau jour cesse,  
On desie un beau lendemain.

**LE ROI**, *à la reine*. Que pensez-vous de cette invitation ?

**LA REINE**. Je l'accepte avec plaisir.

**LE ROI**. Moi de même ; mais j'y mets une condition.

**LAVIGNE**. Laquelle, Monsieur ?

**LE ROI**. C'est que vous me permettez d'ajouter deux mille francs à la dot de cette jeune et jolie fille.

**LA REINE**, *très vivement*. Et à moi de lui offrir sa parure de mariée.

**LAVIGNE**. Oh ! ça, non, par exemple, et j'vous en remercions tout d'même. Je ne sommes pas riches, mais il y a des gens que la misère accable, gardez, Monsieur, gardez votre argent pour eux... j' n'accepterons rien.

**LA REINE**. Pas même la parure? . .

**LAVIGNE**. La parure, je ne dis pas, si Lisa y consent tout' fois.

**ELISA**, *s'inclinant*. Madame... que de bontés !

**LE ROI**. Nous signerons au contrat,

**LAVIGNE**, *avec expansion et tendant la main*. Touchez là. (Tout honteux de cette liberté et retirant sa main.) Ah ! pardon, excuse... .

**LE ROI**. Pourquoi retirer votre main, brave homme ! c'est moi à présent qui vous tends la mienne.

**LAVIGNE**, *tapant fortement dans la main du roi*. De tout cœur ! allons ! allons ! la table. Elisa, fait la dresser vivement sous ce berceau et dis à Georges... Ah ! le voici.



## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, GEORGES, PAYSANS.

(Elisa va et vient, pendant le commencement de la scène on apporte une table copieusement servie, puis on roule une pièce de vin près du berceau.)

LAVIGNE, *dès l'entrée de Georges*. Viens ici, Georges. Monsieur et Madame, v'là not' fils, celui que j'allons marier, parce qu'il a pincé un bon numéro au tirage de la milice. Dam! s'il était tombé au sort, j'aurais été le premier à lui dire: sois bon soldat, mais ma fine, puisqu'il nous reste, j'en sommes contents et Elisa itou. Et puis, n'est-ce pas, Monsieur, tout le monde n' peut pas être militaire?

LE ROI. Certainement.

ELISA. Mon oncle, c'est prêt.

LAVIGNE. Eh bien! dinons; appelle nos amis.

ÉLISA, *faisant signe aux paysans d'approcher*. Ils sont là.

LAVIGNE, *à la reine*. Ma petite mère mettez-vous à côté de moi, et M. votre mari près d'Elisa. (*aux paysans*) Vous autres où vous voudrez, maintenant la soupe, c'est une soupe aux choux. (*à la reine*) Vous n'mangez peut-être pas souvent d' la soupe aux choux?

LA REINE, *riant*, Mais non.

LAVIGNE. Si j'avions su plutôt... j'aurions envoyé à la ville.

LA REINE. Vous auriez eu tort... cette soupe est délicieuse.

LE ROI. Parfaite en vérité!

LAVIGNE. Goûtons le vin, celui-là est réservé pour les amis. (*Il verse*) Vous buvez sec la petite mère.

LA REINE, *élevant son verre*. Assez, assez!

LAVIGNE. Bah! bah! un petit coup n' fait pas de mal.

AIR: *Verse, verse du vin de Franco.*

Les vins dont l' cellier est garni,  
N' sont pas fins, mais sont salutaires;  
Sans craindre' de nous griser. jarni,  
Remplissons et vidons nos verres,  
Vidons nos verres.

(*Portant un toast au roi et à la reine.*)

A vous dont les touchans bienfaits,  
Du pauvre' soulagent la misère.

LE ROI, *à part*.

Heureux le roi que ses sujets  
Peuvent ainsi traiter en frère!

LAVIGNE, *trinquant avec Stanislas*.

Humons cette mousse légère,  
La gaité git au fond du verre,  
Et la gaité  
C'est la santé.

CHŒUR.

La gaité git au fond du verre  
Et la gaité,  
C'est la santé!  
Mes amis à votre santé.



## SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN PETIT PAYSAN.

LE PAYSAN, *accourant*. Père Lavigne, gare à vous, v'là les rats, v'là les rats!

LAVIGNE. ÉLISA, GEORGES. Les rats!

LE ROI ET LA REINE. Qu'est-ce que c'est que cela?

LAVIGNE. De vilains messieurs, mais n'vous effrayez pas... Les amis, vite à l'ombre ces bouteilles non cachetées que je ne vends pas, mais qu'ils confisquerions tout d' même. (*à la reine lui tendant une bouteille*) Ma p'tite mère, sans vous commander, dissimulez cette paroissienne. (*au roi*) Et vous celle-ci, ces deux là dans mes poches, les autres sous la table et t'nons nous serrés. (*à Georges*) Toi, mon garçon, rentre lestement les flacons vides, ils comptent comme pleins. (*Georges rentre les bouteilles*) Bien, viennent maintenant les rats quand ils voudront.

ÉLISA. Les voici.



## SCÈNE VII.

LES MÊMES, DEUX COMMIS DES IMPÔTS INDIRECTS.

PREMIER COMMIS. Cabaretiér Lavigne, votre licence et la clef de votre cave.

LAVIGNE, *remettant un papier et une clef*. Voici l'une et l'autre.

PREMIER COMMIS, *s'approchant du tonneau placé près de la table*. Pourquoi ce tonneau est-il ici?

LAVIGNE. Vous le voyez pour en diminuer le contenu.

PREMIER COMMIS, *à son camarade*. Jaugez!

LE ROI. Que veulent ces messieurs?

LAVIGNE. Voir ce qui est passé de cette pièce dans nos gosiers et palper les droits en conséquence du vide.

LE ROI. Messieurs, nous sommes ici en famille, nous désirons n'être pas dérangés, vous reviendrez demain.

PREMIER COMMIS. Demain! ce soir si nous voulons.

**LE ROI.** Il me semble que tout citoyen a le droit de recevoir ses amis, sans être importuné par des étrangers.

**PREMIER COMMIS.** C'est dommage en vérité de déranger l'honorable compagnie.

**LE ROI, avec force.** Insolent ! savez-vous à qui vous parlez ?

**PREMIER COMMIS.** Et vous donc ? pas tant de bruit s'il vous plait, nous exerçons au nom du roi.

**LE ROI.** Raison de plus pour être honnête, entendez-vous.

**LE COMMIS.** Honnêtes, vous êtes si poli ! D'ailleurs de quoi vous mêlez-vous ? je n'aime pas les observations.

**LE ROI.** Je pourrais vous faire repentir.

**LAVIGNE, au roi.** Calmez-vous, calmez-vous, s'il fallait se fâcher avec eux, ce serait tous les jours à recommencer. (*aux commis*) Allons messieurs les gabelous, pas tant de raison. dépêchez-vous et filez ou morgué. ...

**PREMIER COMMIS.** Les voies de faits pourraient suivre les menaces. .... Ah ! rébellion : allons dresser procès-verbal et requérir la force armée.

**LE ROI.** Allez au diable !

(Les commis sortent en menaçant Lavigne et le roi)

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *excepté* LES COMMIS.

**LAVIGNE.** Tudieu ! Comme vous êtes vif. J'aime ça moi.

**LE ROI, à part.** Je n'oublierai pas messieurs des impôts indirects.

**LAVIGNE.** Ne pensons plus aux rats de cave, faisons reparaitre les bouteilles mises à l'ombre et buvons encore un coup. Toi, Gorges, appelle les musiciens et qu'on se mette en place pour la danse.

**LA REINE.** Oui, oui, la danse.

**LE ROI.** Charmante Elisa, je vous invite pour la première.

**ELISA.** C'est bien de l'honneur, monsieur.

**LAVIGNE.** Bon, les musiciens sont à leur poste. (*à la reine*) Ma p'tite mère, si vous voulez me permettre.

**LA REINE.** Avec plaisir.

Georges choisit une danseuse, tout le monde se place.

LAVIGNE, *en dansant.*

AIR : *Clic, clic, clac.*

En avant, qu'on chasse, qu'on balance,  
Que le tambourin

Qu'on le flageolet nous mette en train,  
Livrons-nous au plaisir, à la danse,  
Nargue le chagrin,  
Sautons jusqu'à demain  
Matin.

LA REINE, *tout essoufflée.*

Point d'étiquette inutile,  
Moi j'aime mieux ces bals là,  
Que ceux de l'Hôtel de ville  
Et que ceux de l'Opéra.

CHŒUR.

En avant ! qu'on chasse, qu'on balance, etc.

(La contredanse se termine par un galop qui est interrompu par l'arrivée de l'adjoint du maire.)

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

### SCÈNE IX.

LES MÊMES, L'ADJOINT DU MAIRE.

**LAVIGNE, surpris.** M. l'adjoint ?

**L'ADJOINT.** M. Lavigne, mon cher M. Lavigne, j'ai à vous apprendre une fâcheuse nouvelle.

**LAVIGNE.** Quoi, déjà ? les rats de cave l'avaient bien dit.

**L'ADJOINT.** M. Lavigne.... cette lettre du préfet...

**LAVIGNE.** Qu'est-ce qu'elle chante ?

**L'ADJOINT.** Elle annonce à M. le maire que le numéro tiré par Gorges est appelé.

**ELISA.** Ah mon Dieu !

**GEORGES.** Pas possible, j'ai le 27.

**LAVIGNE.** Oui, et le contingent n'est que de dix-huit.

**L'ADJOINT.** Il y a douze réformés

**LAVIGNE.** C'est une indignité ça !

**L'ADJOINT.** M. Lavigne, de la modération.

**LAVIGNE, au roi.** Je vous en faisons juge, monsieur. Savez-vous pourquoi on prend jusqu'au dernier numéro ? C'est que M. le percepteur a dans le village le frère de lait de sa fille, gros, gras, bien portant, qui n'entend pas, dit-on, le bruit du canon et qui se réveille la nuit quand un chat gratte à sa porte. M. le juge de paix, un petit cousin qui, presque aveugle, porte des besicles vertes et voit sans lunettes une épingle par terre. La femme de charge de M. le maire, un parent qui par inadvertance botte tantôt du pied droit, tantôt du pied gauche. La servante de M. le pasteur, un neveu en façon de fils, qu'est jardinier au presbytère, suisse à l'église, et qui préfère la hallebarde au fusil de munition, M. l'adjoint ici présent

a un filleul de cinq pieds dix pouces qui chante à se faire entendre d'une lieue et qu'on déclare se mourir de poitrine, enfin ils sont douze.....

L'ADJOINT. Calomnie ! Calomnie ! taisez-vous et obéissez.

LAVIGNE. Me taire, vous obéir, non, non, jamais ! Georges tu resteras.

AIR : *Tenez, moi je suis un bonhomme.*

J'crains pas qu'l'autorité m'tracasse,  
Lorsqu' je dévoil' dans mon courroux  
D'z'injustic's dont chacun s'lasse,  
(Au roi) Dans peu, si vous r'venez cheux nous,  
Vous verrez tous ces invalides,  
Sourds, moribonds, aveugl's, boiteux,  
Cent fois plus dispos, plus solides,  
Qu'ceux qu'on voudrait faire tuer pour eux.

L'ADJOINT. Voulez-vous faire un réfractaire de votre fils ? Georges je vous somme au nom du roi.....

GEORGES, serrant Elisa dans ses bras.  
Je ne partirai pas !

ELISA ET LES PAYSANS. Non, non, il ne partira pas !

LE ROI. Georges, suivez monsieur, il faut toujours obéir à la loi..... je me charge d'obtenir votre congé.

ÉLISA ET GEORGES, se jetant à ses pieds.  
Ah ! monsieur.

LAVIGNE. Vous êtes notre providence... mais c'est égal si j'étais le roi !...

LE ROI. Que feriez-vous ?

LAVIGNE. Les poitrinaires, les bancals, les bossus, les aveugles, les sourds, passerions à la visite avant le tirage. Cela fait qu'il y aurait moins de mic-mac et qu'on saurait toujours à quoi s'en tenir.

LE ROI, écrivant sur ses tablettes. Il a raison. (A l'adjoint.) Nous allons vous accompagner à la mairie.

LA REINE, bas au roi. Mon ami, on est parfaitement heureux au village !... .

(L'adjoint sort, le roi, la reine et les autres personnages le suivent.)

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

## QUATRIÈME TABLEAU. — LES GRANDES ROUTES.

Le théâtre représente une forêt traversée par une grande route, que de profondes ornières rendent impraticable. Dans le milieu un tronc d'arbre creux.

### SCÈNE PREMIÈRE.

#### UN CHEF DE VOLEURS, TROIS VOLEURS.

LE CHEF ET LES VOLEURS, en arrivant.

AIR : de Gillette de Narbonne.

Halte ici ! la kermesse  
Du village voisin ;  
Au courage, à l'adresse  
Promet riche butin.

PREMIER VOLEUR. Capitaine, il nous faut aujourd'hui des parts un peu fortes...

LE CHEF. Vous êtes tous les trois d'une exigence....

PREMIER VOLEUR. Une somme assez ronde m'est nécessaire pour payer une lettre de change... elle échoit demain, ma signature n'a jamais été protestée.....

LE CHEF. De tels engagements sont sacrés... (au deuxième voleur) Que demandes-tu ?

DEUXIÈME VOLEUR. Deux billets de banque... la nuit dernière j'ai perdu au

jeu... c'est une dette d'honneur, et dans les vingt-quatre heures....

LE CHEF. J'aime cette rigidité de principes... (Au troisième voleur). Et toi....

TROISIÈME VOLEUR. C'est dans deux jours la fête de ma maîtresse.... elle veut avoir des girandolles en brillants.... si je ne satisfais cette fantaisie... je m'expose à la perdre et je tiens beaucoup à cette femme.

LE CHEF. Cette nuit peut réaliser toutes vos espérances...

PREMIER VOLEUR. Tu penses donc que la kermesse sera productive pour nous ?

LE CHEF. Oui, et avec peu ou point de danger à courir, car le détachement de la garde urbaine chargé de veiller à la sûreté des grandes routes est à la fête; selon l'usage, les militaires visitent les cabarets, la fatigue, la poussière donnent une soif ardente, et quand on boit...

PREMIER VOLEUR. On oublie la consigne et l'on néglige ses devoirs.

LE CHEF. Tenez !... voilà déjà l'avant-garde!... vite, messieurs !... au magasin d'habillemens.

LAVIGNE, dans la coulisse. Huè ! huè !...  
oh ! la maudite rosse.

(Les voleurs retirent de l'arbre creux plusieurs blouses et s'en affublent.)

LE CHEF. Vive la blouse de prévoyance!..  
quel vêtement plus commode et plus utile ;  
avec une blouse, on est artiste ou roulier..  
soldat ou laboureur, commis marchand  
ou chasseur... sous la blouse on trouve  
le riche ou le pauvre, l'artisan ou le grand  
seigneur, l'honnête homme ou le fripon...  
(Nouveaux coups de fouet plus rapprochés.)  
J'aperçois une carriole, à nos postes et  
attention au signal... .

(Ils disparaissent à travers des arbres.)

## SCÈNE II.

LE ROI, LAVIGNE.

(On aperçoit une carriole, au moment où elle passe  
elle verse.)

LE ROI, sortant de la carriole. Infernal  
pays!... vit-on jamais des routes plus  
affreuses...

LAVIGNE, sortant à son tour de la carriole.  
Vous n'êtes pas blessé ?

LE ROI. Non, heureusement. Mais les  
cahos m'ont rompu le corps. Je tremble  
qu'un accident plus grave ne soit arrivé  
à la voiture de vos enfans et que ma  
femme...

LAVIGNE. Il n'y a qu'un quart d'heure  
qu nous les avons perdus d'vue, dans  
l'bois, l'autre carriole est plus légère,  
Georges est adroit... ils sont j' le parie  
arrivés à la ferme.

LE ROI. Je suis inquiet.

LAVIGNE. Moi, pas l' moins du monde  
nous s'rons bientôt chez mon fils.

LE ROI. Votre confiance me rassure  
un peu... Dites-moi, Lavigne, on ne ré-  
pare donc pas les routes dans ce canton ?  
j'ai cru voir pourtant le long des chemins  
des cailloux entassés à droite et à gauche..

LAVIGNE. Ah ! pardine... il y a près de  
six mois qu'ils y sont et ils n' bougeront  
peut-être pas d' là, d' sitôt.

LE ROI. L'année dernière, le roi a  
visité ce pays... je l'ai parcouru en  
même temps... les routes m'ont paru  
belles et parfaitement entretenues...

LAVIGNE. Je crois ben!... on s'était  
dépêché d'raccommoder tout juste celles  
où devait passer sa majesté, les autres,  
c'est moins pressé... et puis ce pays n'est  
pas des plus fréquenté par les gens huppés.

LE ROI. Qu'importe ! l'entretien des  
routes coûte assez cher.

LAVIGNE. Vous croyez... dam !

AIR : du Verre.

Sur ça... comm' sur l' reste, morbleu !  
L'impôt est fort, la dépens' mince,  
Les grugeurs, morguène, ont beau jeu  
Sur tout ce que n'peut voir le prince  
A s'faire un revenu bien net,  
D'un pas ferme ils marchent, sans doute,  
Sans s'inquiéter un tantinet  
Si l'peupl' s'embourbe et verse en route.

LE ROI, tirant ses tablettes et écrivant. Les  
routes... .

LAVIGNE, examinant la carriole. Nous voilà  
dans un bel embarras... l'essieu est  
cassé... .

LE ROI. Comment sortir d'ici!... il faut  
pourtant rejoindre au plutôt ma femme  
et vos enfans!... .

LAVIGNE. Pardine oui, oh ! ce ne s'ra  
pas long... au prochain village, j' trou-  
verons un essieu à emprunter... .

LE ROI. Hâtez vous, mon ami... .

LAVIGNE. Notr' bourgeois, un coup  
d'œil sur la carriole... sur c'qu'est d'dans,  
surtout... j' montons à cheval... j' pi-  
quons des deux et nous v' là... .

(Il sort.)

## SCÈNE III.

LE ROI, seul.

Sans l'inquiétude que me cause pour  
Clémentine ces maudits chemins, sans  
l'idée des alarmes qu'elle peut concevoir  
de notre séparation inattendue, je trou-  
verais ma situation des plus originales,  
un roi, chargé de garder la carriole et les  
provisions d'un honnête cabaretier.

AIR : Il me faudra quitter l'empire.

C'est là mon poste, active sentinelle,  
Oui, je réponds de ce dépôt sacré.  
Pour moi cet homme a montré tant de zèle  
Que de mon zèle il doit être assuré...  
Je l'ai promis, pour lui je veillerai.  
De mon devoir, je connais l'importance,  
Je le remplis, et d'honneur je voudrais  
Qu'avec franchise on créât désormais,  
Une mutuelle assurance  
Entre un monarque et ses sujets !

Je suis curieux de savoir quel chapitre  
j'aurais maintenant à consigner sur mes  
tablettes. .

## SCÈNE IV.

LE ROI, LE CHEF DE VOLEURS, LES  
TROIS VOLEURS.

LE CHEF, *d'un ton poli*. Je suis désespéré, monsieur, de vous troubler dans vos réflexions... *(lui plaçant le canon d'un pistolet devant la figure)*, vous savez ce que cela veut dire?

LE ROI, *reculant d'un pas*. Scélérat!

LE CHEF. Point d'épithètes offensantes... vous êtes seul, nous sommes quatre... vous n'avez probablement pas d'armes, nous sommes porteurs d'excellens pistolets à double détente et de stylets d'une trempe admirable... ainsi...

LE ROI. Je dois me soumettre de bonne grâce... et l'on m'avait affirmé que les routes étaient sûres...

LE CHEF. Pour nous qui les exploitons en amateurs... allons, monsieur, votre or... vos bijoux...

LE ROI. Je n'ai rien à vous refuser.

*(Il se fouille et remet aux voleurs ce qu'il retire de ses poches.)*

LE CHEF, *regardant ce qu'il reçoit*. Quel luxe recherché; nous nous félicitons d'avoir fait votre connaissance...

LE ROI. Je n'en dirai pas autant.

*(La nuit vient par degré, un des voleurs allume une lanterne sourde, pendant toute la scène il va et vient, examine les objets que le roi remet au chef, puis il va visiter la carriole, ôte des paniers quelques provisions qu'il emporte: il cublie sa lanterne.)*

LE CHEF, *continuant son examen*. Monsieur appartient sans doute à la classe la plus élevée de la société?..

LE ROI. Mais oui, je vais habituellement en bonne compagnie. *(A part.)* Voilà d'impudens bandits...

PREMIER VOLEUR, *au chef*. J'ai vu cette figure-là quelque part... regarde bien.

LE CHEF. En effet, ses traits...

PREMIER VOLEUR. Et tu ne te rappelles pas...

LE CHEF. Non; mais que nous importe... *au roi*. Vous n'avez plus rien à nous remettre...

LE ROI *tâtant ses poches*. Non!.. *(Passant la main sur sa chemise. Ah!.. pardon... cette épingle...)*

LE CHEF, *en la piquant d sa chemise*. Ce doit être un brillant de prix...

*(Le premier voleur a appelé ses camarades et tous trois ont causé à l'écart avec assez de vivacité.)*

PREMIER VOLEUR, *au chef, d part*. Il faut nous défaire de cet homme.

LE CHEF. Quelle nécessité?

PREMIER VOLEUR, *d'un ton plus élevé*. J'ai le pressentiment que nous nous repentirions de l'avoir épargné. *(Tirant un poignard.)* Et je me charge...

LE ROI. Que viens-je d'entendre? attendre à mes jours... Pourquoi commettre un crime inutile?

LE CHEF. Inutile, non: car il nous offre une chance de plus pour l'impunité.

LE ROI. Cessez de vous faire un jeu cruel de la situation où je me trouve.

LE CHEF. Si nous vous épargnons, vous pouvez nous reconnaître, nous dénoncer...

LE ROI, *avec dignité et résolution*. Ma vie est entre vos mains, je ne m'abaisserai pas à la défendre par des supplications indignes de mon rang et de mon caractère.

LE CHEF, *aux voleurs*. Son courage me plaît... c'est un homme d'honneur... et je réponds... *(Au roi.)* Vous êtes libre, Monsieur. Nous aimons à croire que telle chose qui arrive, nous n'aurons pas à nous repentir de ce que nous faisons pour vous...

LE ROI. Oh! je m'en souviendrai.

UN VOLEUR, *accourant*. La garde urbaine! la garde urbaine!..

LE CHEF, *ôtant sa blouse qu'il donne d'un des voleurs*. Dispersez-vous... point d'imprudence... et trouvez-vous demain matin au rendez-vous à l'heure indiquée.

LE ROI, *au chef*. Vous restez ici.

LE CHEF. Oui, je cours moins de risques qu'en me sauvant et je veux prouver à mes camarades que votre mort n'était pas nécessaire à notre commune sûreté. Ainsi donc pas un mot, pas un geste.

LE ROI, *d part*. Vit-on jamais pareille audace!.. que va-t-il faire?

## SCÈNE V.

LE ROI, LE CHEF DE VOLEURS, UN  
BRIGADIER, SOLDATS DE LA GARDE  
URBAINE.

LE BRIGADIER, *apercevant la lanterne dont il s'empare et examinant la carriole*.

Halte là, camarades... une voiture renversée... pas de cheval, ni de conducteur, des paniers ouverts et visités... il y a délit ou je ne m'y connais pas. *(Dirigeant la lanterne du côté où est le roi et le chef des voleurs. Qu'est-ce que je vois là bas... deux hommes... prêtez-moi main-forte...)*



et laissez-moi faire... particuliers incon- nus... arrêtez...

LE CHEF. Arrêtez... mais nous ne bou- geons pas.

LE BRIGADIER. C'est prudent... vos passe- ports.

LE ROI, *au chef*. Vous êtes perdu.

LE CHEF. Moi... pas du tout.

LE BRIGADIER *au roi*. Votre passeport.

(Le roi ne pensant pas que c'est à lui qu'on s'a- dresse, examine le chef de voleurs qui engage le roi à présenter ses papiers : le brigadier im- patient se rapproche de Stauilas.)

LE BRIGADIER. Votre passeport, vous dis-je!

LE ROI. Mon passeport... Ma foi, je n'en ai pas... c'est la première chose que j'ai oubliée.

LE BRIGADIER. Ah! vous oubliez la pan- carte de sûreté... vous allez me suivre jusqu'à la ville.

LE ROI. Mais...

LE BRIGADIER. Point de mais!

LE ROI. C'est juste, je ne suis pas en rè- gle.

LE BRIGADIER *au chef*. A vous, mainte- nant.

LE CHEF *tirant un passeport*. Monsieur le brigadier, voici.

LE BRIGADIER. Monsieur le brigadier... il sait vivre celui-là. (*Examinant tour à tour le passeport et le chef de voleurs.*) Voilà un passeport où rien ne manque.

LE CHEF *à part*. Je le crois, c'est moi qui l'ai fait!

LE BRIGADIER *au chef*. Vous pouvez cir- culer librement.

LE ROI *au chef*. Comment vous avez?...

LE CHEF. Nous autres négocians qui fré- quentons les grandes routes... nous avons toujours des papiers très réguliers. (*À part*) Il est prudent de me retirer maintenant.

(Il salue le roi et le brigadier, et s'éloigne.)

## SCÈNE VI.

LE ROI, LE BRIGADIER, GARDES,  
puis LA REINE et LAVIGNE.

LE BRIGADIER *au roi*. Suivez-nous, mon- sieur.

LE ROI. Mais, cette carriole brisée, j'ai promis à son propriétaire d'attendre son retour.

LE BRIGADIER. On la gardera pour vous.

LAVIGNE *donnant le bras à la reine et por- tant un essieu qu'il dépose en entrant en scène*. Me v'là, c'est-à-dire, nous v'là. Je ramenons madame,

LE ROI. Clémentine!

LAVIGNE *au fond du théâtre, apercevant les gardes*. Ah! vous êtes en compagnie; tant mieux, on m'aidera, ça s'ra plus tôt fait.

LA REINE, *accourant près du roi*. Ce bra- ve homme m'a rencontrée près d'ici, j'ai voulu vous rejoindre...

LE ROI. Je vous en sais gré, Clémén- tine.

LE BRIGADIER. Assez causé, en route!

LA REINE. Que signifie ce ton dur et grossier?

LE ROI. J'ai oublié mon passeport, ces messieurs m'arrêtent.

LA REINE, *effrayée*. Vous, mon ami?

LE BRIGADIER, *d'un ton goguenard*. Et vous *item*, madame, si vous n'avez que vo- tre politesse pour répondre.

LAVIGNE *s'approchant*. Ça n'se peut pas!

LE BRIGADIER *à Lavigne*. Qui a dit ça? vos papiers!

LAVIGNE. Je n'en portons jamais.

LE BRIGADIER *le prenant au collet*. Alors j'vous empoigne aussi.

LAVIGNE. Moi, le cabaretier Lavigne, vous n'voudriez pas, M. le brigadier Sans-Chagrin.

LE BRIGADIER. Lavigne, c'est différent, vous m'connaissez et j'vous connais...

LAVIGNE. Pas si bien que mon vin.

LE BRIGADIER. Quels sont ces particu- liers?

LAVIGNE. D'honnêtes gens.

LE BRIGADIER. Leurs noms, prénoms, qualités et domicile?

LAVIGNE. Ma foi, j'n'en savons rien.

LE BRIGADIER. En ce cas ils répondront à l'autorité compétente.

LAVIGNE. Puisque je suis caution...

LE BRIGADIER. Sans les connaître, ça n'est pas légal, le devoir avant tout.

LA REINE *avec inquiétude*. Quoi, mon ami, vous souffrez qu'on nous emmène.

LE ROI *riant*. Je n'en suis pas même fâ- ché. Nous serons du moins en sûreté avec cette escorte.

LAVIGNE. Brigadier, est-ce qu'il n'y a aucun moyen... vous entendez?

LE BRIGADIER. Aucun... Qu'on m'e suive.

LAVIGNE *au roi*. Jarni, j'suis désolé qu'ce diable d'homme n'entende pas rai- son... mais une fois chez nous, soyez tranquille, Lavigne s'ra là.

LE BRIGADIER. Au revoir père Lavigne.

LAVIGNE. Non pas, non pas, j'm'en vas avec vous, un coup de main les amis, monsieur et madame monteront dans ma carriole. Allons, à l'ouvrage, j'vous raf- frachirons l'gosier en arrivant.

(A un geste du brigadier, les gardes aident Lavigne à remettre l'essieu de la carriole.)

LE BRIGADIER.

Air : *Je reconnais ce militaire.*

Hâtons-nous, partons pour la ville,  
(*Au roi et à la reine.*)

Là si vous voulez vous nommer,  
Et prouver votre domicile.  
Quelqu'un viendra vous réclamer.

LE ROI, *à part.*

D'être hors d'ici qu'il me tarde  
Les passeports, c'est à noter,  
Sont quelquefois la sauvegarde  
De ceux qu'on devrait arrêter.

ENSEMBLE.

LE ROI, LA REINE.

Hâtons nous, partons pour la ville,  
Là { j'espère } sans { me } nommer.  
Là { peut-être } sans { nous }

Sans déclarer de domicile  
Pouvoir me faire } réclamer.  
Quelqu'un viendra nous }

LAVIGNE.

Hâtons nous, partons pour la ville,  
Là, sans doute, ils vont se nommer  
Et déclarer leur domicile  
Et je pourrons les réclamer.

LES GARDES.

Hâtons nous, partons pour la ville,  
Et là s'ils veulent se nommer  
Et déclarer leur domicile,  
Quelqu'un viendra les réclamer.

(Le roi, la reine et Lavigne montent dans la carriole, elle part, les gardes l'escortent.)

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU ET DU DEUXIÈME ACTE.

## ACTE TROISIÈME.

### CINQUIÈME TABLEAU. — UNE PRISON.

Le théâtre représente le greffe d'une prison, deux bureaux, de vieux cartons et des papiers les encombrant, l'entrée est par le fond. A droite, et à gauche des portes auxquelles sont pratiqués des guichets.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, LE DIRECTEUR, DEUX GUICHETIERS.

(Au lever du rideau on aperçoit la reine qui sort du greffe et que les deux guichetiers reconduisent, le directeur lui parle en la suivant des yeux.)

LE DIRECTEUR. C'est bien madame, vos dépositions sont écrites et signées par vous, nous verrons ce que l'autorité en décidera. (*Revenant sur le devant de la scène*) Ce n'est pas à moi Polycarpe Ignace Dussec, qu'on peut faire accroire de pareilles balivernes. (*On entend un roulement de tambour*). Quel est ce bruit ?

UN GEOLIER, *entrant*. M. Lacrymal, inspecteur des prisons.

LE DIRECTEUR. A ce roulement j'aurais dû m'en douter, ce bon M. Lacrymal, je vais à sa rencontre.

LE GEOLIER. M. l'inspecteur me suit.

#### SCÈNE II.

LES MÊMES, M. LACRYMAL.

M. LACRYMAL. Bonjour mon cher directeur, bonjour.

LE DIRECTEUR. Votre tout dévoué, Monsieur Lacrymal.

M. LACRYMAL. Vous me voyez tout ému, dès qu'ils ont entendu le tambour, ces chers prisonniers se sont précipités aux barreaux de leurs fenêtres en criant, vive M. Lacrymal, vive notre père !...

LE DIRECTEUR. Votre philanthropie est poussée à l'excès; si l'on vous écoutait, M. l'inspecteur, les prisons seraient transformées en hôtels garnis, on remplacerait la soupe aux haricots, par un succulent consommé et la cruche d'eau par une bouteille de vieux bourgogne.

M. LACRYMAL. Vous me connaissez bien, mon ami.

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*  
Lorsque je vois ces malheureux  
Toujours une larme importune  
Vient soudain obscurcir mes yeux.

LE DIRECTEUR.

Pour gémir de leur infortune  
 Vous n'aurez jamais, entre nous,  
 Assez de pleurs, je vous le jure.

M. LACRYMAL.

Mon cher ami, rassurez-vous  
 Les larmes sont dans ma nature.

Je frémis quand je pense qu'il faudra  
 quelques jours me donner un successeur!  
 que deviendront alors les prisonniers.

LE DIRECTEUR. Pour leur bonheur,  
 Dieu vous conserve longtemps.

M. LACRYMAL. Je l'en prie tous les ma-  
 tins dès mon réveil... mais je me donne  
 tant de mal et je suis si sensible, je ne  
 puis entrer dans une maison de détention  
 sans avoir le cœur navré. (*tirant de sa poche  
 un mouchoir blanc et humide*) Tenez mon  
 cher directeur, je ne suis ici que depuis  
 une demi-heure (*lui montrant son mou-  
 choir*) voyez comme je les arrange. . . .  
 Je m'épuise en vérité et mon médecin  
 n'ose me dire tout ce qu'il pense.

LE DIRECTEUR. Il devrait vous prescrire  
 du repos.

M. LACRYMAL. Du repos à moi, qui ai  
 tant de prisons à inspecter. . . Ah! je dois  
 vous dire en confidence, qu'on présume  
 que le roi à son retour du voyage qu'il  
 fait avec la reine, passera dans cette  
 province, il serait possible qu'il prit fan-  
 taisie à leurs majestés de visiter cette mai-  
 son.

LE DIRECTEUR. Cela suffit, M. l'inspec-  
 teur, sa majesté verra tout dans l'état le  
 plus satisfaisant. . . Oh ! si je pouvais être  
 prévenu du jour.

M. LACRYMAL. Oui, cela serait fort  
 important, et pour vous et pour moi, nous  
 donnerions à la maison un air de pro-  
 preté, de contentement. . .

LE DIRECTEUR. Nous aurions une soupe  
 excellente, afin que sa majesté pût en  
 goûter de sa bouche royale.

M. LACRYMAL. Nous renouvelerions  
 les paillasses de ces pauvres captifs.

LE DIRECTEUR. Les paillasses sont frai-  
 chement garnies.

M. LACRYMAL. Bien! bien! mon ami, un  
 bon sommeil est la plus douce jouissance  
 d'un prisonnier.

Ain du vaudeville de l'Artiste.

Vous ne pouviez mieux faire,  
 Les détenus, vraiment,  
 Oubliront leur misère,  
 Couchés plus mollement.  
 La dalle humide ou sèche  
 Est un lit de douleur,  
 Mais sur la paille fraîche,  
 On rêve le bonheur.

LE DIRECTEUR. Vous apprendrez avec  
 plaisir que j'ai fait faire aussi quelques ré-

parations, celles surtout que nécessitait la  
 salubrité de la maison. La majeure partie  
 des fonds que le roi nous a accordés pour  
 le soulagement des détenus a été em-  
 ployé à cet usage, vous verrez, M. l'ins-  
 pecteur, ce qu'il est urgent de faire encore.

M. LACRYMAL. Oui mon bon ami! vous  
 recevrez mes ordres aujourd'hui même.

## SCÈNE III.

LES MEMES, LE GREFFIER, UN PORTE-  
 CLEFS.

LE GREFFIER. M. le directeur, le prison-  
 nier du n° 3, s'impatiente, se fâche, et de-  
 mande à être conduit devant vous, il a  
 dit-il des choses importantes à communi-  
 quer à l'autorité.

M. LACRYMAL. Diable, cela mérite votre  
 attention.

LE DIRECTEUR. Qu'il attende, je suis  
 occupé.

M. LACRYMAL. Vous avez tort, mon cher  
 directeur! dans les temps où nous vivons,  
 un détenu peut avoir à faire des révélé-  
 tions d'une telle importance, que le bon-  
 heur de les avoir reçues le premier peut  
 vous conduire à une haute fortune.

LE DIRECTEUR. C'est juste! (*Au porte-clef.*)  
 Qu'on amène le prisonnier.

M. LACRYMAL. Restez à vos graves oc-  
 cupations, je vais visiter les autres parties  
 de la prison. (*Au directeur qui le recon-  
 duit.*) Nous nous reverrons bientôt.

## SCÈNE IV.

LE DIRECTEUR, LE GREFFIER, LE ROI.

(Le Greffier prend place à l'un des bureaux.)

LE ROI. Cet honnête cabaretier, que  
 vous avez jugé indigne de me servir de  
 caution, n'est pas encore revenu?

LE DIRECTEUR, brusquement. Non, Mon-  
 sieur.

LE ROI. La personne pour laquelle je  
 lui ai remis une lettre, n'était pas chez  
 elle, sans doute. . . (*Au directeur.*) Où est  
 ma femme?

LE DIRECTEUR. Au n° 5, dans le grand  
 corridor, celui d'où vous sortez.

LE ROI, à part. Pauvre Clémentine!  
 (*Haut.*) Pourquoi nous avoir séparés?

**LE DIRECTEUR.** Parce que cela devait être; il serait adroit, vraiment, de laisser ensemble des prévenus qu'on doit interroger séparément. Vous plaira-t-il, enfin de vous faire connaître.

**LE ROI, d part.** Lavigne ne peut tarder, gagnons encore un moment. (*Haut.*) Volontiers, Monsieur, si vous savez me comprendre.

**LE DIRECTEUR.** Ecrivez, greffier.  
(Le Greffier écrit ce que dit le roi.)

**LE ROI.**

*Air : du major Palmer.*

Je m'occupe de finance.

**LE DIRECTEUR.**

C'est un Rotschild ambulancier.

**LE ROI.**

Je fais plus d'une ordonnance.

**LE DIRECTEUR.**

Est-ce un docteur charlatan?

**LE ROI.**

Par moi, l'on rend la justice.

**LE DIRECTEUR.**

Il est juge ou procureur.

**LE ROI.**

Où me doit maint édifice.

**LE DIRECTEUR.**

Ah! c'est un entrepreneur.

**LE ROI.**

Je me bats sur mer, sur terre  
Avec un succès égal.

**LE DIRECTEUR.**

Bon, c'est un homme de guerre  
Amiral  
Ou général.

**LE ROI.**

Dans les arts mon goût s'exerce.

**LE DIRECTEUR.**

C'est un artiste, un savant.

**LE ROI.**

Je protège le commerce.

**LE DIRECTEUR.**

Ah, c'est un prêteur d'argent.

**LE ROI.**

Souvent la foule empressée  
Veut me voir...

**LE DIRECTEUR, d part.**

C'est un acteur.

**LE ROI.**

Elle applaudit ma pensée.

**LE DIRECTEUR, d part.**

Où siffie. (*Haut.*) C'est un auteur.

**LE ROI.**

Je fais mouvoir bien des têtes,  
Aller, venir bien des gens  
Et conduis ces girouettes  
Avec des bouts de ruban.

**LE DIRECTEUR, d part au greffier.**

Que d'inutiles sornettes  
Débite ce beau parleur.

*Se frappant le front.*

J'y suis... de marionnettes  
Cet homme est un directeur.

**LE GREFFIER.** Tout cela ne nous dis pas qui vous êtes.

**LE ROI.** Parfaitement, au contraire.

**LE DIRECTEUR.** Parlez plus clairement et déclinez vos noms.

**LE ROI, d part.** Lavigne n'arrive pas...

**LE DIRECTEUR.** Vous mettez ma patience à bout.

**LE ROI, brusquement.** A vous, Monsieur, je n'ai rien à dire. Faites appeler le chef de votre magistrature, ou, s'il ne peut se rendre ici, faites moi conduire sur le champ près de lui.

**LE GREFFIER.** Vraiment, on va tout quitter pour vous obéir.

**LE ROI.** Dites, pour accomplir un devoir, l'homme, injustement arrêté, doit-il attendre, dans un cachot, qu'il plaise à ceux qui l'y retiennent de se souvenir qu'il est privé de sa liberté.

**LE GREFFIER.** Vous n'avez donc jamais été en prison?

**LE ROI.** Jamais, il fallait une circonstance extraordinaire.

**LE DIRECTEUR.** Bah! bah! tous les individus, couchés dans mon registre, l'ont toujours été par des circonstances extraordinaires.

**LE ROI.** Monsieur, hâtez-vous de faire avertir l'autorité, je ne puis rester ici plus longtemps.

**LE DIRECTEUR.** Il faudra bien vous y résoudre.

**LE ROI.** C'est ce que nous verrons.

**LE DIRECTEUR.** C'est tout vu; il n'y a pour aujourd'hui aucun moyen d'obtempérer à votre demande.

**LE ROI.** Pourquoi cela?

**LE DIRECTEUR.** Par un de ces hasards vraiment unique, personne ne pourra vous interroger avant demain ou après...

**LE ROI.** Je ne veux pourtant pas être ici dans deux heures.

**LE DIRECTEUR.** Deux heures, diable! vous êtes pressé. Croyez-moi, modérez votre impatience. M. le substitut s'est marié ce matin et la noce se fait à quelques lieues d'ici. Un assassinat, commis la nuit dernière dans un village dépendant de cette commune, vient d'obliger M. le juge d'instruction à se rendre sur les lieux où l'on a consommé le crime; les recherches, les informations demandent du temps... M. le commissaire, frappé hier soir d'une

attaque d'apoplexie, n'est pas encore hors de danger... Enfin, il n'y a que moi...

LE ROI. *d part.* M'ouvrir à cet homme... Non... (*Haut.*) Une plume, de l'encre, du papier. J'ai des révélations à faire.

LE DIRECTEUR. Voilà déjà bien longtemps que j'ai la patience de les attendre. (*Montrant le bureau.*) Là, vous trouverez tout ce qu'il vous faut.

LE ROI, *s'asseyant, d part.* Il y a point à balancer, les circonstances ne me permettent plus de garder l'incognito.

LE DIRECTEUR, *au greffier.* Cet homme n'est pas un criminel ordinaire.

LE ROI, *présentant au directeur une lettre cachetée.* Qu'on porte ce billet au gouverneur militaire.

LE DIRECTEUR. Impossible, M. le duc est à la chambre des pairs,

LE ROI, *biffant l'adresse, qu'il remplace par une autre.* Eh bien au préfet.

LE DIRECTEUR. M. le préfet est député.

LE ROI, *changeant encore l'adresse.* Alors au président de la cour de justice.

LE DIRECTEUR. Récemment élevé à la pairie, il est allé siéger pour la première fois...

LE ROI, *même jeu mais plus vivement.* Enfin, à M. le maire.

LE DIRECTEUR. M. le maire, depuis deux ans est toujours à cette époque...

LE ROI. Ou cela?

LE DIRECTEUR. A la chambre des députés.

LE ROI, *avec colère.* Malédiction! voilà un département bien administré.

*Ain de la romance de Téniers,*

*Je vois qu'à tort de leurs fonctionnaires  
Les électeurs font des représentants;  
On gêne ainsi la marche des affaires,  
Et je l'éprouve... on fait des mécontents.  
Des parliemens s'ils briguent d'être membres  
Que ces messieurs nous expliquent comment,  
Ils maintiendront en discutant aux chambres  
L'ordre et la paix dans leur département.*

LE DIRECTEUR. Ce ne sont ni vos affaires, ni les nôtres

LE ROI. L'absence des principales autorités me force à rompre le silence devant vous, sachez donc que je suis... Oui reconnaissez en moi votre souverain.

LE DIRECTEUR, LE GREFFIER. Vous! le roi!

LE ROI. Oui messieurs, le roi qui geait incognito.

LE GREFFIER, *riant.* Comme un bon bourgeois; ah! pour le coup la farce est excellente... le roi, rien que cela.

LE DIRECTEUR, *La ruse est trop gros-*

*sière, je vous avertis monsieur, qu'on ne plaisante que tout juste en prison.*

LE ROI. Misérables!

LE DIRECTEUR. Il nous insulte et nous menace. (*aux guichetiers*) Les menottes à Sa Majesté.

LE ROI. Si l'un de vous ose porter la main sur moi.

LE GREFFIER, *retenant le directeur.* Arrêtez, ne voyez-vous pas ses traits renversés, cet œil hagard, la tête n'y est plus, c'est un fou.

LE ROI. Me voilà fou à présent, Oh! c'est trop fort! comment parvenir à les désabuser (*fouillant dans son gilet.*) Ah! cette pièce, la seule qui me reste... bon, elle est frappée à mon effigie. (*la leur présentant.*) Regardez, direz-vous encore que je ne suis pas votre prince?

LE GREFFIER. Pauvre homme, le voilà qui frappe monnaie.

LE DIRECTEUR, *examinant la pièce et la montrant au greffier.* J'ai beau regarder, je ne trouve pas la moindre ressemblance.

LE GREFFIER, *mettant ses lunettes.* Si fait, si fait pourtant, il y a quelque chose dans le nez.

LE ROI. Miséricorde, ordonnez donc un concours pour les monnaies, accordez donc un prix de dix mille francs, pour qu'on ne puisse pas même vous reconnaître.

LE DIRECTEUR. C'est trop longtemps abuser de notre patience, allez continuer votre royauté dans une chambre de six pieds carrés où le soleil ne vous fera pas mal à la tête.

LE ROI. Moi, dans un cachot jamais, vous paierez cher votre stupide aveuglement,

(Bruit au-dehors.)

LE DIRECTEUR. Qu'entends-je!

PLUSIEURS VOIX. Vive la reine! vive notre inspecteur!

LE ROI. Ces acclamations! comment Clémentine?...

LE DIRECTEUR. Ont-ils aussi perdu la tête?

ooo ooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LA REINE, M. LACRYMAL, LAVIGNE.

LA REINE, *s'élançant dans les bras de Stanislas.* Stanislas. Nous sommes enfin réunis.

M. LACRYMAL, *s'inclinant.* Sire, si j'avais pu prévoir que votre majesté...

LE ROI, *souriant*. Sans vous, M. Lacrymal, dont j'ignorais la présence dans ce canton, je couchais au cachot.

LE DIRECTEUR, *au greffier*. C'était le roi !

LE GREFFIER. Je vous disais bien qu'il y avait quelque chose...

LE DIRECTEUR, *se prosternant aux pieds du roi*. Pardon sire !

LE GREFFIER, *se prosternant de même*. Votre majesté !

LE ROI, *stérément*. Relevez vous et désormais traitez avec plus de ménagemens, les personnes dont on vous confie la surveillance.

(Le directeur et le greffier se relèvent et se tiennent à l'écart.)

LE ROI, *d Clémentine*. Mais dites moi par quel heureux hasard...

LA REINE, *faisant approcher Lavigne que le roi n'a pas encore aperçu*. Las de chercher envain le fonctionnaire à qui vous aviez écrit, ce bon Lavigne revenait ici pour obtenir notre mise en liberté ou partager notre mauvaise fortune. M. Lacrymal, instruit par lui, a voulu me voir, il m'a reconnue et tout s'est expliqué.

LE ROI. Lavigne je n'oublierai pas votre dévouement.

LAVIGNE. Si j'avions su que c'était vous, sire, tout le village aurait bousculé les gardes qui vous ont arrêté (*montrant le directeur et le greffier*) et ces hibous ne vous auraient pas mis en cage, si j'étais majesté, moi, ces deux maladroits là seraient cassés.

LA REINE. Sire, votre présence ici doit ne laisser que d'agréables souvenirs, un bienfait doit en perpétuer la mémoire.

LE ROI. Je vous devine Clémentine. M. l'inspecteur, grâce pleine et entière est accordée à tous les détenus.

M. LACRYMAL, *au directeur*. Vous entendez, hâtez vous de leur annoncer cet acte de clémence royale. (*Le directeur*

*sort*). Ces pauvres captifs, je pleure de joie... (*d part*). Pourvu que leurs majestés n'aient pas la fantaisie de visiter les autres prisons...

LAVIGNE, *au greffier*. Heim ! Que dites vous d'ça M. le greffier ?

LE GREFFIER. Moi, je pense comme vous. (*d part*) Mes appointemens seront plus faciles à gagner.

(*On entend au loin ces cris : Vive le roi ! vive la reine ! vive Stanislas ! vive Clémentine.*)

LE ROI ET LA REINE.

AIR : *de Fra Diavolo*.

Où régnait un triste silence  
Retentissent des cris joyeux,  
Des transports de reconnaissance.  
Eloignons-nous ils sont heureux !

LE ROI *d M. Lacrymal*.

C'est à votre philanthropie,  
A votre rare activité,  
Qu'en quittant ces lieux, je confie  
Leur prompt mise en liberté.

M. LACRYMAL.

A vos ordres docile,  
Je suis fier d'obéir.  
Ce devoir est facile,  
Sire, c'est un plaisir.

ENSEMBLE.

LE ROI ET LA REINE.

Où régnait un triste silence  
Retentissent des cris joyeux,  
Des transports de reconnaissance.  
Eloignons-nous ils sont heureux.

M. LACRYMAL, LAVIGNE, LE GREFFIER.

Où régnait un triste silence  
Retentissent des cris joyeux,  
Des transports de reconnaissance.  
Ici, tout le monde est heureux.

(Les cris de vive Stanislas ! vive Clémentine ! redoublent et se rapprochent ; le roi, la reine sortent suivis de Lavigne, au moment où le directeur, les guichetiers et tous les prisonniers arrivent. Ils veulent suivre Stanislas. M. Lacrymal les arrête, ils se pressent et se heurtent pour voir s'éloigner leurs majestés.)

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU.

**SIXIEME TABLEAU.—LE RETOUR DES VACANCES.**

Le théâtre représente la chambre du conseil, dans le palais du roi; au milieu, une table couverte d'un tapis de velours vert, à franges d'or. Des papiers, plusieurs cartons, des écritoires, etc., etc., garnissent cette table. A gauche, un trône, des sièges dorés des deux côtés, etc., etc. Deux portes, l'une à droite, l'autre à gauche de la salle, et au fond la porte principale à deux battans. On aperçoit lorsqu'ils sont ouverts, une vaste galerie. Deux fenêtres donnent l'une sur la cour du palais, l'autre sur les jardins.

**SCÈNE PREMIÈRE.**

**LE PRÉSIDENT DU CONSEIL, LE MINISTRE DE LA GUERRE, CINQ MINISTRES.**

(Ils sont tous assis autour de la table et tiennent conseil.)

**LE PRÉSIDENT.** C'est aussi votre avis, messieurs ?

(Tous les ministres répondent par un signe affirmatif.)

**MINISTRE DE LA GUERRE.** Oui, monsieur le Régent, sans cela nos portefeuilles seraient trop difficiles à conserver.

(Le temps devient sombre.)

**LE PRÉSIDENT.** Mes chers collègues, le siècle marche trop vite pour nous.

*Air : Connaissez mieux le grand Eugène.*

Dans le conseil vieillir, passer sa vie,  
Au bon vieux temps, c'était assez commun,  
Mais de nos jours, hélas! on nous confie  
Certain pouvoir, mais qui n'en est pas un.  
Notre pouvoir n'en est vraiment pas un.  
Propose-t-il une loi qu'on rejette,  
Un ministère est soudain sans appui.  
Il a beau faire, il faut battre en retraite } *bis*  
Un autre arrive et tombe comme lui.

**MINISTRE DE LA GUERRE.** Tout le monde se croit appelé à gouverner l'état... Ah! mon Dieu! qu'il fait noir, le temps est à l'orage.

(Un huissier entre et remet aux ministres plusieurs papiers, puis il sort.)

**LE PRÉSIDENT,** *prenant une lettre dont il rompt vivement le cachet.* Ah! voici des nouvelles du Roi!

**MINISTRE DE LA GUERRE.** Les premières depuis son départ.

**LE PRÉSIDENT.** Qu'ai-je lu?... que devons-nous penser, messieurs, de ce que m'écrit notre ambassadeur.

**MINISTRE DE LA GUERRE.** Qu'est-ce donc? vous m'effrayez!

**LE PRÉSIDENT.** Leurs majestés n'ont point encore paru à la cour du père de Clémentine.

**LE MINISTRE DE LA GUERRE.** On vous mande cela!

**LE PRÉSIDENT.** Très positivement.

**MINISTRE DE LA GUERRE.** Mais c'est fort inquiétant... serait-il arrivé quelque accident grave?... Non, les journaux étrangers nous l'auraient appris.

**LE PRÉSIDENT.** Aussi, pourquoi voyager incognito?

**MINISTRE DE LA GUERRE.** Et ne pas même expédier une estafette. Ce silence absolu est de mauvais augure.

**LE PRÉSIDENT.** Stanislas aurait-il défendu qu'on nous instruisit de son arrivée, de son séjour, et le père de notre auguste souveraine se prêterait-il à une bizarre fantaisie, en n'accueillant son gendre que comme un simple particulier?

**MINISTRE DE LA GUERRE.** C'est possible et Stanislas a pu l'exiger... M. le régent, votre réflexion me rassure un peu.

**LE PRÉSIDENT,** *posant la lettre qu'il tient et jetant les yeux sur d'autres papiers.* Les bulletins des lignes télégraphiques.

(Il rompt le cachet d'une enveloppe.)

**MINISTRE DE LA GUERRE.** Ah! ah! que se passe-t-il dans les provinces?

**LE PRÉSIDENT,** *lisant.* Les portes de la prison ont été ouvertes, tous les détenus sont en liberté... Le temps ne permet plus d'apercevoir les signes... Mais ceci est sérieux, très sérieux, on conspire contre le gouvernement!

**MINISTRE DE LA GUERRE.** Et d'où vient cette communication?..

**LE PRÉSIDENT.** Rien ne l'indique.

**MINISTRE DE LA GUERRE,** *rompant le cachet d'une seconde enveloppe.* Toute la population est en alarmes, le tocsin se fait entendre...

**LE PRÉSIDENT,** *impatience* Achevez donc!

**MINISTRE DE LA GUERRE.** Pas un mot de plus. Ah! si fait au bas... Un brouillard épais empêche, ..

**LE PRÉSIDENT.** Et point de date, de nom de ville? . .

**MINISTRE DE LA GUERRE.** Pas plus qu'à l'autre. . .

**LE PRÉSIDENT.** Le ciel protège nos ennemis. (*Ouvrant la dernière enveloppe.*) Voyons la troisième. La garde civique et la garnison viennent de prendre les armes, l'artillerie rivalise de zèle. . . la nouvelle finit là. . . Peste soit, des brumes, des giboulées, l'insurrection éclate sur tous les points et tous les télégraphes s'arrêtent au même instant !

TOUS LES MINISTRES.

Air : de *Michel et Christina.*

- C'est vraiment,
- Alarmant,
- Le jour baisse
- Et nous laisse,
- Sans espoir
- De savoir,
- Ce qu'il faut ou craindre ou prévoir.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL.

- Les brouillards sont une ressource
  - Dit-on, pour cacher nos secrets,
  - Pour jouer, gagner à la bourse
  - On croit, ces temps-là faits
    - Exprès.
  - En ce moment contre nous on conspire,
  - Le ciel ajoute à notre anxiété ;
  - Comme un bienfait desirons la clarté,
    - Car l'obscurité
    - Peut nous nuire. •
- TOUS LES MINISTRES.
- C'est vraiment
  - Alarmant, etc.

**LE PRÉSIDENT.** En attendant les renseignemens qui nous manquent, prenons les mesures les plus énergiques, l'absence de sa majesté rend notre position très délicate; il est urgent que la garde du palais soit doublée, ainsi que tous les postes de la capitale.

**MINISTRE DE LA GUERRE.** J'allais vous proposer cette mesure. . .

**LE PRÉSIDENT.** En levant cette séance, mes chers collègues, je ne saurais trop vous faire remarquer la gravité des circonstances.

Air : du *Hussard de Felsheim.*

Dans les événemens sinistres  
Que tout ici fait présager,  
Que le roi trouve ses ministres  
Formés au moment du danger.

Si quelque dissidence afflige,  
Irrite parfois nos esprits.  
Soyons, notre salut l'exige,  
Tous, aujourd'hui du même avis.

ENSEMBLE.

Dans les événemens sinistres, etc.

(Les ministres sortent, — La comtesse de Franc-

Castel a ouvert la porte à droite de la salle du conseil, voyant encore les ministres en séance, elle n'est point entrée mais elle a prêté l'oreille et a témoigné quelque effroi.)

## SCÈNE II.

### LA COMTESSE DE FRANC-CASTEL.

Des événemens sinistres, ah! mon Dieu! . . (*Elle suit les ministres des yeux en remontant la scène. La clarté revient par degré.*) Ils semblent se parler avec mystère. . . ils s'éloignent avec précipitation. . . ils se séparent. . . Que peut-il être arrivé? combien je regrette de n'être pas venue plus tôt, j'aurais appris sans doute. . . Faire des questions, c'est inutile, ici tout le monde est muet, les hommes d'État s'enveloppent d'un mystère impénétrable, pour les femmes surtout, ils prétendent qu'elles jasant trop. . . Ah! messieurs les diplomates vous parlez à coup sûr plus que nous, et souvent pour ne rien dire.

Air : du *Cabaret.*

De mon sexe l'on se défie,  
Il aime à tout voir,  
Tout savoir.

C'est vrai, mais la diplomatie  
Le raille et trompe son espoir.  
On parle, on agit portes closes,  
Craignant des rapports indiscrets.  
Ignore-t-on qu'il est des choses,  
Qu'une femme ne dit jamais.

(*Apercevant les papiers que les ministres ont laissés sur la table.*) Ah! ces papiers! (*Elle regarde autour d'elle.*) Personne, (*Elle va fermer la porte du fond.*) Satisfaisons notre curiosité. (*Elle rassemble les papiers épars, s'assied et les examine les uns après les autres.*) Au régent. Recours en grâce. Ce n'est pas cela. (*Elle prend un autre papier.*) Répartition de fonds secrets. Ah! ceci mérite attention. . . Des colonnes de chiffres et tous les noms en blanc. (*Elle le jette.*) Correspondance privée, complots contre la sûreté de l'état. . . C'est dans cette liasse. . .

(L'huisier de la chambre entre par la porte du fond et la laisse ouverte.)



SCÈNE III.

LA COMTESSE DE FRANC-CASTEL,  
L'HUISSIER DE LA CHAMBRE DU ROI.

L'HUISSIER. Madame la comtesse, que faites vous donc là ?

LA COMTESSE, *effrayée et se levant*. Ah!... ce que je fais... je... je ne fais rien... c'est sans intention que je me suis assise à cette table.

L'HUISSIER. Et c'est aussi sans intention que vous furetez dans ces papiers que M. le régent m'a ordonné d'enfermer.

LA COMTESSE. Ah! mon dieu, oui... je les rassemblais pour les mettre dans ces cartons...

L'HUISSIER. Ce soin me regarde. *(Il enferme les papiers dans les cartons et ôte les clefs des serrures qui y sont adaptées, à part.* Curieuse et indiscreète, je suis arrivé à temps.

LA COMTESSE, *à part*. Maudit homme, j'allais apprendre... *(Haut.)* Monsieur l'huissier de la chambre...

L'HUISSIER. Madame la comtesse.

LA COMTESSE. Je suis d'une inquiétude mortelle, le roi et la reine sont absents.

L'HUISSIER. Je le sais, Madame.

LA COMTESSE. Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire.

L'HUISSIER. Je l'ignore, Madame.

LA COMTESSE. Vous n'avez rien vu, rien entendu ?

L'HUISSIER, *sèchement*. Non, Madame.

*(Des gardes conduits par un capitaine traversent la galerie, la comtesse les aperçoit.)*

LA COMTESSE. Pourquoi tant de soldats dans les appartements du roi ?

L'HUISSIER. C'est en effet singulier...

LA COMTESSE, *vers la croisée de droite*. Ce mouvement dans la cour du palais...

L'HUISSIER, *à l'autre croisée*. On fait évacuer les jardins, on ferme les grilles. Craindrait-on quelque émeute ?

LA COMTESSE, *alarmée*. C'est encore une révolution!... je n'ai plus une goutte de sang dans les veines.

*(Elle tombe évanouie dans un fauteuil.)*

L'HUISSIER. Informons nous...

*(Il va sortir, le régent et les ministres entrent et lui font signe de se retirer, il obéit.)*

SCÈNE IV.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL, LA COMTESSE DE FRANC-CASTEL, LE MINISTRE DE LA GUERRE, LES AUTRES MINISTRES.

LE PRÉSIDENT. Ces précautions étaient nécessaires.

LA COMTESSE, *sortant de son abattement et se levant avec vivacité*. Ah! Monsieur le régent, qu'avons-nous à redouter ?

*(Les ministres témoignent leur surprise à cette exclamation de la comtesse qu'ils n'avaient pas aperçue.)*

LE PRÉSIDENT. Vous ici comtesse ? Et et qui vous amène ?

LA COMTESSE. De grâce, dites-moi.

LE PRÉSIDENT. Laissez-nous, madame, le conseil...

*(Bruit confus au dehors.)*

*(Roulement de tambour, cris prolongés AUX ARMES! AUX ARMES!)*

Qu'est-ce que cela ?

*(Les ministres s'approchent des croisées.)*

LA COMTESSE. Tout est perdu! Ce voyage, cette régence...

*(On bat aux champs.)*

LE PRÉSIDENT. Mais je ne me trompe pas... C'est le roi !

LES MINISTRES. Le roi !

LA COMTESSE. Lui même, la reine l'accompagne. *(elle court au fond du théâtre et regarde dans la galerie)* Quelle foule se presse....

LE PRÉSIDENT. Dans ce moment de crise, c'est un bienfait du ciel. Messieurs, allons recevoir leurs majestés.

LA COMTESSE. Les voici.

SCÈNE V.

LES MEMES, LE ROI, LA REINE *en habits bourgeois*, COURTISANS, SUITE.

AIR : de Tolboquo *(P. Aiguillette.)*

Hommage, *(ter.)*

Que le couple illustre en ces lieux,  
Au retour d'un trop long voyage,  
Sourie à nos transports joyeux.

Hommage, *(ter.)*

Dieux!

Exaucez nos vœux.

LE ROI. Ces témoignages de votre attachement, remplissez nos cœurs de la

plus vive émotion, jamais plus qu'en ce moment la reine et moi, n'avons senti le bonheur d'être aimés.

LES MINISTRES, *s'inclinant*. Sire!

LE ROI. Bonjour messieurs, bonjour... Tous ici rassemblés... Une garde nombreuse dans l'intérieur du palais... Un mouvement extraordinaire parmi les gens de ma maison, personne cependant n'a été prévenu de notre retour.

LE PRÉSIDENT. Sire, une réception royale eut été l'objet de nos soins, si nous eussions pu prévoir....

LE ROI. Monsieur le régent? Je remarque en vous un trouble, une hésitation.

LE PRÉSIDENT. Sa majesté vient de traverser les provinces elle doit avoir été témoin...

LE ROI, *très froidement*. De quoi, messieurs?

LE MINISTRE DE LA GUERRE, *halbutant*. Du contentement général, de l'enthousiasme, ... du dévouement...

LA REINE, *malignement*. Comment pouvons nous voir cela...

LE ROI, *l'interrompant*. En voyageant incognito.

LE PRÉSIDENT. C'était ce me semble une raison pour que vos majestés pussent apprécier...

LE ROI. A leur juste valeur le bonheur du peuple, la prospérité du commerce, la paternelle et sage prévoyance de mon gouvernement.

LE PRÉSIDENT, *au ministre de la guerre*. Le roi a un ton singulier.

LE ROI. Je vous ai demandé, messieurs, la cause de l'agitation qui semble régner ici, daignerez vous me répondre?

LE PRÉSIDENT. Le désir de ne point troubler, par des nouvelles peu rassurantes, les premiers instans de votre retour...

LA REINE. Qu'est-il arrivé?

LE ROI. Et vous hésitez à m'instruire. (*A part au président qu'il amène sur l'avant scène*) Quel danger nous menace?

LE PRÉSIDENT. Aucun je l'espère, mais on s'insurge dans les provinces. (*remettant des papiers au roi*). Voyez, sire, les dernières dépêches télégraphiques.

LE ROI, *à part*. A mon passage, rien n'indiquait des projets de révolte.

(Il lit les dépêches et sourit en rassurant la reine.)

LE PRÉSIDENT. Les portes des prisons ont été brisées...

LE ROI. Brisées non, c'est la reine qui les a fait ouvrir.

LE PRÉSIDENT. Le tocsin s'est fait entendre...

LE ROI. Oui pour un épouvantable incendie, M. de l'Intérieur, vous enverrez promptement des secours.

LE PRÉSIDENT. Sur un autre point, la garnison, l'artillerie, la garde civique ont pris les armes.

LE ROI. Parce que là seulement une rencontre imprévue a trahi notre incognito.

LES MINISTRES. Ainsi donc ces dépêches....

LE ROI. Ne vous auraient point alarmés si le baromètre eut été au beau fixe. Je vous apporte des nouvelles de fraîche date. Messieurs, me direz-vous maintenant ce qui s'est passé ici depuis un mois?

LE PRÉSIDENT. Rien que de très satisfaisant, sire...

LE ROI, *d'un ton sévère*. Sera-ce donc toujours votre unique réponse, monsieur?

A: : *En amour comme en amitié.*

Le peuple a parlé devant moi,  
Il a parlé sans fard, sans craintes,  
Et des lors, j'ai su que le roi  
Ignore trop souvent de légitimes plaintes.  
Pourquoi, vous qu'il place au pouvoir,  
Taire et cacher, ce qu'il doit voir, entendre?  
Vous dédaignez ce qu'il saurait comprendre,  
Que ne peut-il tout entendre et tout voir!  
Ah! s'il pouvait tout entendre et tout voir!

LE PRÉSIDENT. Sire, vous vous convaincrez par nos rapports...

LE ROI. Encore!

A: : *J'avais à peine vingt-cinq ans.*

Tout va bien, sire, tout va bien,  
Disiez-vous avant mon voyage  
J'aimais à croire ce langage,  
Mais j'ai vu qu'il n'en était rien:

Ah! que d'actes arbitraires  
Exercent les douaniers,  
Que de gens sont aux frontières,  
Traités en contrebandiers.

L'impôt se perçoit, mais l'huissier,  
Pour quelques francs qu'on doit encore,  
En plein vent d'une voix sonore,  
A l'encan vend un mobilier.

Visitant guinguettes, caves,  
Un commis, la jauge en main,  
Au plaisir mit des entraves  
Où l'on chante et boit du vin.

Sons drapeaux que de conscrits,  
Dont nous honorons la vaillance,  
Au tirage ont eu bonne chance,  
Et malgré cela sont partis.

Pour les routes on dépense,  
Tous les ans un argent fou.  
On part, on roule, on avance,  
Et l'un se casse le cou.

Quant aux passeports si trompeurs,  
Il faudra que l'on s'inquiète,  
Si quiconque en porte est honnête...  
Et n'en pas donner aux voleurs.

Dans les forêts on rançonne  
Les voyageurs... sur ma foi,  
Je désire que personne  
N'y soit traité comme moi.

Des prisons, séjour de douleurs,  
On adoucira le régime,  
La loi punit, flétrit le crime,  
Mais, c'est assez de ses rigueurs.

Enfin comblés de nos grâces,  
Des personnages titrés ;  
Ne rempliront plus leurs places,  
Loin de leurs administrés.

Tout va bien, sire, tout va bien,  
Disiez-vous avant mon voyage,  
Je croyais à votre langage,  
Désormais il n'en sera rien.

Messieurs, j'ai reconnu bien des  
abus, j'ai même été la victime de quelques  
uns. Il en existe de très graves, je vous les  
ferai connaître. (*montrant ses tablettes*) Des  
observations consignées sur ces tablettes,

doivent résulter des améliorations im-  
portantes. Je l'ai résolu.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. Votre majesté  
douterait-elle de la pureté de nos inten-  
tions.

LE ROI. Non, mais il faut plus que cela.  
(*à la reine*) Clémentine, je veux qu'une  
brillante fête vous fasse oublier les en-  
nuis du voyage.

LA REINE. Il vous a été utile, Sire, et  
le peuple en recueillera les fruits. Tout  
irait mieux, je crois, si les souverains em-  
ployaient comme vous les vacances.

LE ROI. Consentirez-vous à en prendre  
de nouvelles?

LA REINE, *légèrement*. Oui, sans in-  
cognito.

CHOEUR.

AIR : *Du Maçon*.

Plus de craintes, plus d'alarmes,  
Plus de sombre avenir ;  
En ce jour plein de charmes,  
Ne songeons qu'au plaisir.

FIN.